REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE — N° 7. — 1er JUILLET 1895.

AVIS. — Les séances du vendredi sont terminées ; la *Revue* annoncera leur reprise en automne.

ŒUVRE DE L'ENFANCE ABANDONNÉE

On ne peut parler avec mesure et raisonnablement d'une œuvre sans la bien connaître.

En dehors de nos travaux constants, ayant peu de temps à dépenser, nous avions eu peu de relations avec le fondateur de l'œuvre de *l'enfance abandonnée* ; cependant, lui ayant promis de n'en parler qu'à bon escient, nous nous sommes rendu à Blois, d'où la voiture de M. Thouard, en traversant la forêt, nous conduisit en une heure au château d'Andillon.

La propriété s'étend sur deux kilomètres, dans une belle vallée arrosée par les méandres de la rivière la Cisse, avec des coteaux élevés couverts de vignes et d'arbres fruitiers et adossés à la luxuriante forêt de Blois ; tout y est productif, vastes prairies et plantations d'avenir.

L'aspect de cet ensemble est doux à l'œil ; le pays est sain, l'air y est pur car nous sommes en Touraine ; tout y respire la paix et on doit aimer y vivre et méditer.

Le château belle habitation bourgeoise, au milieu d'un parc à hautes futaies que longe la Cisse, est confortable, très bien tenu, sans luxe banal, avec une propreté exquise.

Le maître et la maîtresse sont simples d'allure, très avenants, sans prétentions, l'air bon et intelligent ; ils s'occupent avec activité de la bonne di-

rection de leurs terres et de leurs prairies, du moulin et de la distillerie dont ils font les manipulations principales ; dès l'aube ils surveillent le personnel qui fait le gros œuvre.

Le moulin admirablement outillé est placé à cheval sur le cours d'eau ; M. Thouard y a dépensé 50.000 francs pour avoir un modèle de mécanisme et de propreté ; en attendant qu'il puisse moudre assez de grains pour l'œuvre de l'enfance abandonnée et la future maison de retraite de la vieillesse, il réduit en belle farine les sacs nombreux que la clientèle des environs lui confie chaque jour, travail qui donne déjà un certain revenu.

Des plantes nécessaires à la fabrication des liqueurs couvrent des champs entiers, et sur les coteaux, tout près des vignes, des arbres à fruits, sans nombre, se vivifient au soleil, dans une belle exposition : M. Thouard en tire de l'alcool de première qualité pour la fabrication des liqueurs ; dans quelques années il en pourra vendre. Tout est préparé, avec prévision, pour l'exploitation pratique et savante de ce beau domaine, au bénéfice de l'œuvre humanitaire dont on voit les débuts intelligents et moraux. Les prairies plantées de peupliers, donneront dans vingt ans, une belle somme ronde à l'établissement.

Mais pourquoi, se demande le vulgaire, ces gens fortunés ne vivent-ils pas sans se créer des soucis, dans cette contrée si avenante ? Dans quel but adoptent-ils des enfants et s'imposent-ils un travail peu ordinaire ? A quoi cela peut-il leur servir, puisque les gens de religion les réprouvent comme spirites et les dénigrent en haut lieu ?

En effet, cela n'a pas été facile dans le milieu dont ils bouleversent les coutumes et la manière d'être ; heureusement, à Tours, ils ont trouvé un homme sans préjugés, un docteur qui sait se rendre compte, et après avoir connu Andillon leur a confié des enfants ; il y vient voir ce petit troupeau, qui a pu fuir la misère noire et en repart réconforté et heureux, lui qui voit tant d'égoïstes indifférents dans la foule et parmi ceux qui possèdent ! ne constate-t-il pas, chaque jour, que des nourrices qui prennent plusieurs enfants, jusqu'à 6 ou 10 à la fois, les abandonnent dans leurs couches ou les maltraitent? c'est un vrai massacre des innocents, par le manque absolu de soins, de propreté et de nourriture ; et c'est lamentable.

Les neuf bébés de M. Thouard sont joyeux, roses, bien vêtus, avec bon gîte et sommeil heureux ; entourés de prévenances maternelles, il faut les voir s'ébattre dans le parc, ces doux petits anges, sous les yeux de fidèles surveillantes ; certes ils sont sauvés du désastre fatal, et c'est un tableau réconfortant que de les voir chercher les bras de leur père et de leur mère, car M. et Mme Thouard se sont reconnus comme tels devant la loi : ils veulent en faire de beaux garçons et de belles filles bien élevés, utiles à leur pays, qui travailleront pour sauver d'autres bébés abandonnés.

Mme Thouard a préparé sa maison, de manière à y recevoir de 50 à 60 bébés ; son âme est assez grande pour les chérir également. Les mères de famille qui liront ces lignes, approuveront les sauveteurs de tous ces petits ; ils veulent donner une leçon de choses, pratique, aux nourrices mercenaires et sans entrailles, qui préfèrent leur goret à un enfant sans soutien, à une âme du bon Dieu que personne ne surveille.

A nos statisticiens officiels qui affirment la dépopulation de la France, nous signalons ces nourriceries si peu surveillées, où s'étiolent tant de petits Parisiens, et les sans-parents que leur confient les directions départementales ; dans la mortalité enfantine, il y a, logiquement, la source fatale de cette dépopulation qui effraye lorsqu'on constate de visu cette immorale exploitation de petits êtres sans défense.

Les gens de religion, sans le vouloir, ont habitué la paysanne à mépriser étrangement l'enfant abandonné, *le bâtard* ; aussi n'ont-elles aucune pitié pour ces souffreteux à pères inconnus, voués à la faim et à la brutalité rapace de mégères sans cœur.

Et Jésus disait pourtant ces paroles touchantes, pleines de pitié, d'amour et d'esprit de justice : *Laissez venir à moi les petits enfants* ; ceux qui parlent en son nom ignorent la pensée profonde de ce rénovateur éminent. Il est bon, que quelques âmes d'élites, rappellent aux partisans de la cause la parole rédemptrice de Jésus et que les spirites d'Andillon donnent un exemple salutaire, bon à suivre par tous les centres principaux.

Unissons-nous, élèves d'Allan Kardec, de Ch. Fauvety, de E. Nus, de E. Bonnemère, de Jackson Davis, de Refugio Gonzalès, de Russell Wallace, de A. Aksakof, de Roustaing, de Jose de Fernandez et du professeur Scarpa, pour seconder M. et Mme Thouard, dans ce sauvetage des âmes du bon Dieu incarnées dans notre humanité terrestre ; adressons-lui notre obole pour le rachat de ces petits êtres dont nous sommes tous moralement responsables, et il y en a tant à racheter !

Il en est de bien à plaindre, qui se voilent le visage et semblent pudiquement rougir, de ce que, à Andillon, on sache avec savoir et dans un but déterminé, tirer parti d'immenses terrains ; oui, ces prévoyants de l'avenir, herborisateurs distingués, savent en effet, extraire du fruit et de la plante, des principes sans mélanges dont bénéficie leur grande distillerie ; M. Thouard est justement satisfait de vendre ses produits, de faire acte de commerce, pour nourrir son nombreux personnel et augmenter son intéressante famille de bébés ; les liqueurs qu'il a créées ont obtenu le grand diplôme d'honneur à Lyon, à la grande exposition de 1894, et il en est fier, et cela encourage ce grand travailleur, cet humanitaire : il sait que ses soi-disant adversaires, sont en sommes de braves gens, qui ayant mieux jugé, l'expé-

rience les aidant, s'embarqueront aussi dans le sillage de la bienfaisance raisonnée.

M. et Mme Thouard remplissent les vues du baron et de la baronne de Martres, les anciens propriétaires d'Andillon, spirites pratiques qui aimaient le fait brutal et non le rêve.

Leurs héritiers réalisent leurs vues supérieures, au beau pays de Touraine et leur esprit doit en être bien satisfait.

Ils ont cette autre prétention, l'œuvre de l'enfance bien en ligne, de créer une *Maison de retraite pour la vieillesse*, et d'offrir à cette fin tout ce qu'ils possèdent; les plans de cette future maison sont prêts, nettement déterminés, nous en donnerons prochainement la vue générale, avec explication à l'appui.

L'initiative des gens de cœur pourra seule permettre l'édification de ce monument et procurer les ressources nécessaires pour l'entretien des futurs pensionnaires; en conséquence, une société régulière devra être constituée, avec statuts, et un comité de personnes connues appelées à patronner cette œuvre.

Pour bien procéder il faut tout d'abord songer à l'enfance ; des noms respectables sont déjà portés en tête d'une liste qui composera ce comité, tous auront une valeur et une puissance morale.

Nous faisons appel aux bienveillants, aux personnes qui peuvent et veulent faire une œuvre durable, qui ne refuseront pas de se mettre en vue pour donner un grand exemple de solidarité.

Si, avant de donner leur appui à cette entreprise de sauvetage de l'enfance abandonnée, les membres futurs de ce comité veulent se faire un compte exact de ce qui est, qu'ils écrivent à *M. Thouard, au Château d'Andillon, près Blois, Loir-et-Cher,* il ira les chercher à Blois, à la descente du train ; ils seront les bienvenus et pourront séjourner agréablement, et avec confort, à Andillon ; certainement, ils en reviendront, comme nous, convaincus de l'importance du but à poursuivre et de son avenir.

Nous le répétons, le fait brutal seul, en dehors du sentiment avec lequel il faut compter, s'il est en accord avec la raison, doit nous convier au dévouement pour l'enfance et à l'urgence de protéger l'œuvre présente de M. et de Mme Thouard.

Puissions-nous être compris et entendu.

P.-G. LEYMARIE.



LE SPIRITISME DANS PLATON

Le spiritisme se propose-t-il l'étude des destinées de l'âme ; a-t-il pour but la connaissance de ses manifestations diverses et de ses facultés multiples ; non content de la suivre en son développement actuel, du berceau à la tombe, s'efforce-t-il de relier le présent au passé et à l'avenir, comme les trois termes d'un tout indivisible ; veut-il, outre le plan physique où nous la voyons évoluer sous nos yeux, pénétrer avec elle jusqu'au plan spirituel où l'élèvera la mort ; entend-il démontrer que malgré les différences capitales qui séparent l'un de l'autre ces deux plans, ils ne sont pas cependant tellement distincts qu'il ne puisse s'établir et qu'il ne s'établisse, en effet, des rapports entre eux ; s'agit-il pour lui de marquer la chaîne de nos existences successives et la réaction en bien et en mal des unes sur les autres ; de montrer la solidarité étroite qui existe entre tous les vivants et tous les morts ; de les rattacher les uns et les autres à la source de toute vie et de toute sagesse : si tel est le spiritisme, Platon, incontestablement, était spirite.

Qu'on nous comprenne bien cependant. Nous ne prétendons pas affirmer qu'il faisait tourner ou parler les tables, interrogeait les morts à l'aide de l'écriture médianimique, ou recourait aux autres moyens par lesquels, à tâtons, nous essayons de soulever le voile qui dérobe à nos regards les mystères de l'au-delà. Non pas que l'antiquité ignorât ces modes de communication avec l'invisible. Ammien Marcellin, Tertullien, Origène, d'autres encore parlent *des tables divinatoires et d'esprits frappeurs*. Et sans doute, les expériences auxquelles ils font allusion ne différaient-elles pas essentiellement de celles que nous faisons nous-mêmes, et dans lesquelles la table sert, avec le médium, d'intermédiaire entre les invisibles et nous. Sans doute aussi, Platon, initié, a-t-il connu toutes les recherches faites dont ce domaine si singulièrement intéressant et captivant. L'antiquité tout entière, d'ailleurs, paraît, sous ce rapport comme sous certains autres, avoir été plus avancée que nous ne le sommes à la fin du XIX^e^ siècle.

Les premiers chrétiens semblent n'avoir pas davantage ignoré les communications existant entre les deux mondes terrestre et extra-terrestre. Lors-

que dans sa première épître aux Corinthiens, chap. XII, v. 8, 9, 10, Paul dit : « A l'un est donnée par l'esprit une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même esprit ; à un autre la foi, par le même ; à un autre, le don d'opérer des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, la diversité des langues ; à un autre, l'interprétation des langues », ne reconnaissez-vous pas dans ces dons si variés quelques-unes de nos médiumnités ?

Malheureusement, pour triompher plus sûrement dans sa lutte contre le paganisme, l'Église en vint peu à peu à proscrire tout ce qui aurait permis d'établir des rapprochements entre la foi et la connaissance ancienne, et les doctrines plus ou moins nouvelles qu'elle-même apportait aux hommes ; à établir un divorce absolu entre le christianisme et les religions païennes ; attribuant des phénomènes, identiques au fond, soit à Dieu, soit à Satan, selon qu'ils se produisaient dans son sein ou sous son inspiration, ou qu'ils avaient lieu en dehors d'elle, sinon contre elle. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qu'elle fait aujourd'hui à l'égard des manifestations spirites ? Ne les attribue-t-elle pas au Prince des Ténèbres ? Ne nous en étonnons pas. Si elle n'a pas craint de se servir d'armes déloyales pour assurer son empire, comment voulez-vous qu'elle y renonce aujourd'hui, alors que sa puissance est battue en brèche, de toutes parts, et qu'elle est menacée dans son existence même ? Mais n'insistons pas.

Le spiritisme est double : théorique et pratique. Il enseigne une philosophie et démontre un fait, celle-là découlant logiquement de celui-ci. Que Platon se soit ou non occupé du phénomène, il est hors de doute qu'il avait de l'âme immortelle et de ses destinées passées et futures une notion qui se rapproche singulièrement de celle des spirites kardécistes.

Mais le sort de l'être spirituel qui est en nous et qui est nous, étant indissolublement lié à la conception que les hommes se font de la divinité — tant vaut Dieu, tant valent les destinées de l'âme — il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur les idées de Platon relativement à cette question des questions.

Platon emploie le mot Dieu, tantôt au singulier comme les monothéistes, et tantôt au pluriel comme les polythéistes. Toutefois, dans l'un et l'autre cas on se rend très bien compte qu'il n'a aucun doute quant à l'Unité divine. Il ne se sert du mot dieu au pluriel que pour se conformer aux habitudes et aux croyances de ses concitoyens. « Dieu, dit-il, est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. » Définition qui apparaît comme une réminiscence de celle qui se lisait sur le fronton du temple d'Isis : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera. »

Le Dieu de Platon n'est pas comme celui des déistes un Dieu lointain

perdu, absorbé dans sa majesté olympienne, également indifférent au bien et au mal. Il s'intéresse à son œuvre, il en prend soin, il y veille avec une tendre sollicitude ; il en est la providence vigilante et active ; il en est le Père.

A la vue de ceux qui souffrent et que le mal accable, nous disons volontiers qu'ils sont malheureux, parce que Dieu les punit. Platon ne veut pas qu'on s'exprime ainsi, mais qu'on dise « que les méchants sont à plaindre, en ce qu'ils ont besoin de châtiment, et que les peines que Dieu leur envoie sont un bien pour eux ». Ce n'est qu'une nuance, si l'on veut, mais une nuance d'une importance capitale. L'homme souffre, Dieu y consent ou l'ordonne, il est vrai, mais sa douleur a un but qui n'est pas de satisfaire à la haine ou à la vengeance d'un Dieu cruel ; elle tend à l'amélioration de l'homme, à son avancement moral, à sa guérison. N'est-elle pas belle et consolante cette idée qui fait de la souffrance une sorte de médecine morale destinée à purifier l'âme en la détachant des choses périssables, pour lui faire entrevoir et désirer les biens supérieurs de la sainteté et de la bonté que l'on oublie trop facilement, hélas ! dans les jours prospères.

Cette manière d'envisager Dieu est loin d'être indifférente ou de peu de conséquence dans la vie pratique. Quand le Dieu qu'on adore se montre méchant et vindicatif, qu'il se venge de ses détracteurs, que sa haine implacable ne pardonne jamais, comment ses adorateurs seraient-ils bons et doux, comment rendraient-ils le bien pour le mal, aimeraient et pardonneraient-ils ? L'idéal de la vie, quel est-il, sinon de rapprocher dans la mesure du possible des perfections qui existent dans l'auteur de toutes choses? Mais vouloir être meilleur que lui, lui faire en quelque sorte la leçon, lui reprocher par sa pitié, à soi, son impitoyable rigueur, à Lui, quelle folle présomption ! L'homme reste toujours inférieur à son idéal, il ne s'élève pas au-dessus. Porté à l'incitation de ce qu'il considère comme lui étant supérieur, il sera plus ou moins ce qu'est le bon Dieu qu'il adore. Si vous lui inculquez la notion d'un Dieu qui punit de l'enfer éternel les fautes passagères de ses créatures, si vous offrez à son adoration le Dieu des batailles, que faites-vous, sinon lui donner des leçons de cruauté et de violence. Platon n'a-t-il pas mille fois raison de dire que « de pareils discours sont injurieux à Dieu et nuisibles à l'Etat » ?

N'a-t-il pas raison encore quand il s'élève avec force contre ceux qui disent avec Eschyle « que Dieu, lorsqu'il veut détruire une famille de fond en comble, fait naître l'occasion de la punir » ? N'est-ce pas qu'ici son enseignement se distingue avantageusement de celui qui ressort de l'histoire de Moïse et du Pharaon, Dieu endurcissant sans cesse le cœur du roi pour don-

ner occasion à son serviteur de le frapper de plaies successives et chaque jour plus terribles?

Platon ne veut pas davantage qu'on raconte aux enfants toutes ces histoires des dieux qui se font la guerre, qui se jalousent les uns les autres qui se trompent naturellement, etc., et il ne le veut pas pour deux motifs, dont le premier est que toutes ces histoires sont fausses, et le second que ce ne sont pas des choses à dire devant des enfants dépourvus de raison. N'avons-nous rien à apprendre de lui sous ce rapport? Respectons-nous toujours autant qu'il conviendrait, la faiblesse intellectuelle et morale, l'innocence des chers petits dont nous avons mission de développer le cœur et l'esprit et dont nous remplissons l'imagination d'histoires de loups garous, de croquemitaines, de diables et de fées?

« Sur le seuil du palais de Jupiter, disait Homère, il y a deux tonneaux pleins, l'un de destinées heureuses, l'autre de destinées malheureuses; si Jupiter puise dans l'un et dans l'autre pour un mortel, sa vie est mêlée de bons et de mauvais jours; mais s'il ne puise que dans le second, la faim dévorante le poursuit sur la terre féconde. » Platon proteste contre cette assertion, expression poétique de la fatalité antique, comme il proteste par avance contre la prédestination chrétienne, plus inconcevable et plus effrayante. Car, à ce que la fatalité a d'inexorable, la prédestination ajoute je ne sais quelle hypocrisie pleine d'ironie: Jésus venant sauver tous les hommes, alors que de toute éternité beaucoup sont prédestinés à la damnation, incapables qu'ils sont de s'approprier le salut par la foi qui elle-même est un don gratuit de Dieu.

Platon enfin s'indigne de toute l'énergie de son âme, contre ceux qui vont soutenant que les dieux sont toujours disposés à pardonner aux méchants leurs injustices, pourvu que ceux-ci leur fassent quelque part de leurs crimes. « *De tous les impies, dit-il, celui qui a cette opinion des dieux doit passer avec très grande raison pour le plus méchant et le plus impie.* » Et encore: « *Les plus méchants de tous les hommes sont ceux qui sont dans l'opinion que les dieux, agréant leurs petits sacrifices et leurs adulations, entrent en société avec eux pour voler le bien d'autrui, et les exemptent des grands supplices dus à leurs crimes.* » Combien qui, parmi les chrétiens de nos jours pourraient venir apprendre ici le respect des dieux et des saints, depuis les fameux brigands de la Calabre ou des Abruzzes qui vont dévotement s'agenouiller devant une Notre-Dame quelconque, lui promettant une partie de leur butin, si elle les met sur la voie de quelque riche voyageur à détrousser, jusqu'à ceux qui font des neuvaines pour obtenir de Dieu la mort de quelqu'un qui les gêne!

Telle est, en abrégé, l'idée que Platon se fait de Dieu. Pour lui, Dieu est

l'Être souverainement bon, juste, aimant toutes ses créatures, auteur de tout bien, mais non cause du mal. « Il faut, disait-il, que les poètes nous représentent partout Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire essentiellement bon..... Dieu n'est pas la cause de toutes choses, mais seulement du bien. Les maux ont une autre cause. » Il avait compris que si Dieu est, il ne peut être que le Souverain Bien, la Souveraine Justice, le Souverain Amour. Et à cet égard, il mérite vraiment le surnom de divin qu'on lui a donné.

Platon qui croit naturellement à l'âme immortelle, s'efforce de la démontrer, de la rendre claire et évidente pour tous. Il la définit : une substance qui se meut elle-même, établissant ainsi, dès l'origine, la différence radicale absolue qui existe entre elle et la matière. L'âme se meut, la matière est mue; l'âme a en elle le principe du mouvement et de la force, la matière reçoit l'un et l'autre.

Remarquons, en passant, que cette distinction entre l'esprit moteur et la matière mue, n'a plus aujourd'hui la valeur qu'elle avait autrefois. Il devient, en effet, de plus en plus probable, pour ne pas dire certain, que toute matière est dans un perpétuel mouvement. L'inertie apparente que nous croyons y remarquer n'existe que pour notre œil, trop grossier pour percevoir le travail moléculaire qui s'y opère incessamment. On pourra toujours, il est vrai, prétendre que l'esprit présent en toutes choses et en tout lieu meut partout et toujours la matière.

Non content d'affirmer l'âme immortelle, il la veut éternelle. « Les mêmes âmes, dit-il, doivent toujours exister ; car, puisqu'aucune d'elles ne périt, leur nombre ne saurait diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. »

Il est assez curieux que la même pensée a été reprise et défendue plus d une fois par des philosophes modernes. Dans : « Les derniers jours d'un philosophe », Humphry Davy, un des illustres savants de ce siècle, dit :

« Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre, par des lois entièrement étrangères au mouvement. La quantité ou le nombre des essences spirituelles, comme la quantité ou le nombre des atomes du monde matériel, sont toujours les mêmes; mais leurs arrangements sont infiniment diversifiés, aussi bien que ceux des matériaux qu'ils sont destinés à gouverner. Les âmes sont des êtres intellectuels de divers degrés, appartenant en fait à l'Esprit infini. Dans les systèmes planétaires, elles sont transitoirement dans un état d'épreuves, tendant constamment et gravitant sans cesse, en général, vers un mode d'existence plus élevé. »

Et la Monadologie de Leibnitz n'enseigne pas autre chose.

Nous n'entrerons pas dans le détail des preuves nombreuses et souvent frappantes — parmi lesquelles la réminiscence — sur lesquelles s'appuie Platon pour affirmer l'immortalité, et nous nous posons sans transition, cette autre question :

Si elle est immortelle, si elle doit vivre toujours et revivre sur la terre des existences multiples, quel est le devoir de l'homme à son égard? Que fera-t-il pour son développement? Comment la fortifiera-t-il, et la haussera-t-il au dessus des choses qui passent pour l'attacher à celles qui demeurent et que rien ne pourra lui ravir?

La lecture de Platon est, sous plus d'un rapport, une révélation, même après l'instruction et l'éducation chrétiennes. On entre avec lui dans je ne sais quelles régions lumineuses insoupçonnées. La surprise est d'autant plus grande que, par un sentiment, pour moi inexplicable, on laisse généralement ignorer à ceux qui ne font pas leurs études classiques, les beautés, les splendeurs qui se rencontrent dans les œuvres des philosophes de l'antiquité païenne. De quelles richesses intellectuelles et morales on sèvre par là, la jeunesse curieuse, avide de savoir. Je taxerais volontiers cette négligence de crime. On n'a pas le droit, même pour l'amour de l'idée chrétienne, pour laquelle on craint peut-être, d'envelopper ainsi de silence et d'obscurité un trésor dont le prix est inestimable.

L'âme étant immortelle et le corps éphémère, c'est elle, préférablement à lui, qui appelle tous nos soins. « Le plus important pour les hommes, remarque Platon, ce n'est pas l'existence et la simple conservation de leur être; mais de devenir aussi vertueux qu'il est possible, et de l'être autant qu'ils existeront. »

Mais cette vertu qui est le devoir et qui est le but, comment l'acquerrons-nous? Plus précieuse que tous les biens de la terre, l'homme qui la veut posséder, est condamnée à une lutte de tous les instants. Hésiode avait déjà dit : « Le chemin qui conduit au vice est uni; on y marche sans sueurs, et on est bientôt arrivé au terme. Au contraire, les dieux immortels ont placé les sueurs en avant de la vertu, le sentier qui y mène est long, escarpé et raboteux dès l'abord; mais lorsqu'on est parvenu au faîte, il devient aisé, de rude qu'il était auparavant. » « Quiconque, observe Platon, croit relever son âme par des connaissances, de la richesse, du pouvoir et ne travaille pas à la rendre meilleure, s'imagine qu'il l'honore, mais il n'en est rien. »

Le chemin qui conduit à la vertu étant ainsi long et difficile, on ne saurait trop tôt se mettre en route. De là, la nécessité d'une éducation saine et virile. Les enfants doivent, de bonne heure, être habitués aux travaux, aux luttes qui les attendent dans l'avenir. Comment seraient-ils sans cela des

hommes dans la vraie et grande acceptation du mot : également forts contre la douleur physique et contre les tentations et les lâchetés morales. « Ce ne sont point, au dire de Platon, des monceaux d'or, mais c'est un grand fonds de pudeur qu'il faut laisser à ses enfants. » « Il est de la dernière importance que les premiers discours qu'un enfant entendra, soient propres à le porter à la vertu. »

C'est dans ce sens que doit être dirigée l'éducation des enfants : pour l'État qui sera ce qu'ils seront, et pour eux-mêmes, attendu que de leur conduite bonne ou mauvaise dépendra leur bonheur ou leur malheur dans cette vie et dans celle à venir.

L'homme qui marche sur les pas de la justice, humblement, mais avec une inébranlable fermeté, cet homme, par cela seul qu'il obéit à la loi de l'être moral, sera nécessairement heureux. Et non seulement lui, mais aussi ceux parmi lesquels il vit, et auxquels il fera du bien. Et de même qu'il sera utile à lui-même et aux autres, il le sera à la patrie, toujours prêt à se dévouer pour elle, et à lui sacrifier ce qu'il a de plus cher, jusqu'à sa vie même. Ce sera Socrate, ce sera Washington, ce sera Hoche ou Marceau. Ce seront tous les petits, tous les humbles, dont la vertu est d'autant plus méritoire qu'elle est plus obscure et plus cachée.

Si, au lieu de l'homme juste, vous en supposez un autre qui « se laisse enfler par l'orgueil, les richesses, les honneurs, les avantages du corps »; dont le « cœur insensé et dévoré de désirs ambitieux » se met au-dessus de tous les droits et de toutes les lois, prétendant conduire sa patrie et le monde, vous aurez l'un quelconque des « fléaux de Dieu », un Attila, un Gengis-Khan, un Napoléon, traînant à leur suite les multitudes armées, semant partout les ruines et les cadavres jusqu'au jour de l'écroulement de leur fortune éphémère, dans quelque catastrophe irréparable, sans préjudice, d'ailleurs, du châtiment qui les attend dans l'au-delà.

Or, Platon assure que « les biens du juste et les maux de l'injuste, en cette vie, ne sont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaison des biens et des maux réservés dans l'autre vie à la vertu et au vice ».

L'injustice, au reste, ne consiste pas seulement dans les actions qui nuisent aux autres. Platon appelle aussi injustice « la tyrannie qu'exercent sur l'âme, la colère, la crainte, le plaisir, le chagrin, l'envie et les autres passions », indépendamment de leurs effets en dehors de nous, et ainsi il s'élève à cette spiritualité, à cette morale supérieures, suivant lesquelles les pensées ne sont pas moins répréhensibles que les actes.

Ce qu'il dit de la justice et de l'injustice, il le dit aussi de la vérité et du mensonge, de la piété et de l'impiété, de la tempérance et de l'intempérance de toutes les vertus et de tous les vices. Partout, toujours sous toutes ces

formes ; il veut que le mal soit combattu ; partout toujours, sous toutes les les formes, il veut que l'homme s'attache au bien, qui est la loi de l'âme. « Négliger l'âme, dit-il, est très grave. Elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux que de devenir très bonne et très sage. Elle n'emporte avec elle que ses mœurs et ses habitudes qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur dès le premier moment de son arrivée. »

L'homme qui travaillera ainsi dans la mesure du possible à améliorer son âme et à la purifier de toute souillure, pourra compter tout ensemble sur le secours des dieux ou du génie qu'ils donnent pour guide à tout homme ; car, « la providence des dieux est nécessairement attentive aux intérêts de celui qui travaille à devenir juste, et à parvenir par la pratique de la vertu à la parfaite ressemblance que l'homme puisse avoir avec la divinité ».

L'homme de bien, de son côté, priera Dieu ; lui adressera ses actions de grâces, mais ne lui demandera que la seule sagesse. Platon n'admet pas de tempérament en ce domaine. Point de biens terrestres et passagers, point de vains honneurs, point de richesses ; car toutes ces choses corrompent l'homme, et, pour le moins, lui rendent la vertu plus difficile. Et ici Platon se rencontre avec le Christ : « Une grande vertu et de grandes richesses sont deux choses incompatibles » dit-il, comme le Christ dira plus tard : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. »

Cependant, qu'on ait bien ou mal vécu, devant tous se dresse la mort, qui, objet d'épouvante pour le coupable, est pour celui qui pratique la vertu une amie, une messagère de bonne nouvelle. Son unique désir n'est-il pas, en effet, une vertu de plus en plus parfaite. Si la mort est la grande libératrice, si elle ouvre devant l'homme de bien, toutes grandes les portes de la vérité et de la justice, irons-nous au-devant d'elle, l'appellerons-nous, nous y précipiterons-nous ? En aucune façon. Celui qui croit en Dieu considère la vie comme un devoir qu'il n'a pas le droit de déserter, pas plus qu'un soldat le poste qui lui a été confié. Il attend patiemment que les dieux eux-mêmes le relèvent de sa faction et lui disent : « L'heure est venue. »

Le suicide est une faiblesse et une lâcheté, et Platon veut que ceux qui s'en rendent coupables, soient enterrés seuls, dans un lieu à part. Il ne l'admet que dans un seul cas : lorsque l'homme se sent invinciblement porté au mal, et que ni ses prières ni ses rapports avec les personnes vertueuses, ni ses efforts les plus douloureux ne sont pas capables de le faire triompher du penchant fatal qui l'entraîne sur la pente du crime. Dans ces conditions mieux vaut mourir. Mais ce cas se présente-t-il jamais ? Quoi qu'il en soit ici encore Platon montre de quel prix est la vertu à ses yeux, puisqu'il pré-

fère la mort volontaire à l'injustice ou au meurtre. Qu'on accepte on qu'on repousse la conclusion, il est impossible de méconnaître ce qu'elle a d'original et de hardi.

D. METZGER.

(*A suivre.*)

A PROPOS DU MÉDIUM EUSAPIA PALADINO

Le compte rendu des séances de l'Ile Roubaud, de M. le professeur Olivier Lodge, fait à la Société des recherches psychiques, à Londres (voir les *Revues Spirites* de mars et avril 1895), a mérité les critiques du professeur Richard Hodgson L. L. D... ; M. F. W. H. Myers lui a répondu, et enfin, M. Lodge a relevé les critiques de M. Hodgson.

M. Ch. Richet a tenu à relever les allégations du critique ; nous regrettons de ne pouvoir reproduire ses arguments basés sur la simple vérité. Nous donnons in extenso la réponse de M. le Dr J. Ochorowicz, de Varsovie, qui fut l'un des témoins à toutes les séances tenues dans la demeure de M. Ch. Richet (professeur à l'Académie de médecine), à son château de l'Ile Roubaud. Cette réponse donne parfaitement la physionomie des investigations de ces savants chercheurs de vérités.

REPONSE A M. HODGSON,

PAR LE Dr OCHOROWICZ.

CHER MONSIEUR MYERS. — J'ai lu avec plaisir les épreuves que vous avez bien voulu m'envoyer : la philippique de M. le Dr Hodgson et votre réponse.

Je les ai lues avec plaisir toutes les deux, car si, comme vous le devinez, ma position est près de vous, je considère néanmoins l'article de M. Hodgson comme très remarquable et très utile.

Il est remarquable, parce qu'il dénote une connaissance approfondie des trucs médianimiques ; il est utile, parce que, au moment où la science va s'occuper de ces choses, le plus sévère examen des témoignages est à sa place. Nous n'avons pas deux opinions là-dessus.

Mais M. le Dr Hodgson a un tort ; celui de ne pas avoir assisté aux expériences.

Il en est résulté une série d'objections, généralement très justes, spirituelles même, *mais tout à fait inapplicables dans le cas spécial*.

Il est vrai qu'Eusapia aurait pu mettre un poids de quelques livres, pour abaisser une pédale de notre appareil électrique. Seulement, pour mettre un poids, il faut l'avoir, et elle ne l'avait pas.

Il est vrai qu'à la place de son pied elle aurait pu mettre « a dummy foot » dans l'appareil en question. Mais nous, qui l'avons examinée continuellement, nous savons que ce « dummy foot » n'existait pas.

Elle aurait pu appuyer les deux pédales avec le même pied — mais pas dans notre appareil, qui avait une cloison longue et large, rendant impossible la réunion des deux planches.

Elle aurait pu abaisser la pédale avec la pointe de son pied gauche, tandis que le talon du même pied provoquait le « gonflement » de sa robe — mais, comme ses pieds étaient enfoncés sous la table et que la robe se gonflait à côté de sa chaise, il aurait fallu admettre que les doigts de son pied gauche dépassassent d'un demi-mètre le talon, ce qui nous a paru difficile.

Le gonflement de la robe aurait pu être provoqué par un instrument spécial, plus ou moins ingénieux — mais M. Lodge n'a pas cru devoir en parler, parce que, examinant immédiatement la robe, nous n'y avons rien trouvé.

Elle aurait pu fourrer une de ses bottines dans la fente entre la pédale et la boîte, en déchaussant clandestinement son pied — mais d'abord la fente était trop petite pour cela, et ensuite ses bottines ont été retirées et placées à une distance convenable.

Elle aurait pu faire mieux que cela, en réunissant tout simplement les deux fils conducteurs pour arrêter la sonnerie, sans mettre les pieds dans l'appareil — mais elle ne l'a pas fait, parce que, même supposant des connaissances nécessaires pour le faire, les fils étaient soigneusement isolés et disposés, en prévision de cette manœuvre ; d'ailleurs, l'appareil a été examiné et essayé au moins une dizaine de fois au cours d'une séance.

Par conséquent, tout en reconnaissant la perspicacité théorique de l'auteur, M. Lodge ne peut pas s'avouer convaincu d'un manque de prudence, ayant prévu les objections qu'on lui fait, et peut-être d'autres encore.

Il en est quelques-unes cependant. Par exemple : lorsque M. Lodge affirme « there was light enough to see the position of everybody's normal hands », je ne comprends pas pour quelle raison M. le Dr Hodgson suppose entre autres, que M. Lodge a pu confondre une main artificielle, avec une main vivante qu'il voyait *et qu'il tenait dans la sienne !* Surtout si M. Lodge ajoute : « It was a perfectly distinct phenomenon. »

Nous n'exagérons pas ! Il est bon d'être méfiant, il est bon d'être sévère, mais il faut aussi avoir un peu de foi dans l'intelligence et la bonne volonté des chercheurs qui ont fait leurs preuves, et qui, en affirmant des choses apparemment absurdes, risquent leur renommée scientifique. Dans les sciences acquises on leur accorde une confiance énorme ; je comprends qu'on la diminue de beaucoup lorsqu'il s'agit d'une catégorie *nouvelle* de phénomènes, mais ce n'est pas encore une raison pour les traiter d'imbéciles.

Certes, il y a dans le rapport de l'éminent professeur de Liverpool de

nombreuses omissions, et ce sont uniquement ces omissions qui donnent à M. Hodgson l'apparence d'une raison. Mais il y avait pour cela plusieurs causes :

1. Vous vous rappelez, cher Monsieur Myers, que les notes immédiates et abrégées d'une seule séance, où je vous ai servi de secrétaire (séance décrite par M. Lodge en deux pages dans le *Journal*) contenaient 23 pages d'écriture. Si on y mettait toutes vos paroles concernant le contrôle de toutes les minutes, cela occuperait peut-être une centaine de pages, sans compter les descriptions détaillées, sans compter les réflexions individuelles qui n'ont pas été prononcées à la séance, et les discussions, essais, vérifications du lendemain qui ont duré souvent plusieurs heures. Il aurait fallu mettre tout cela dans le rapport de M. Lodge pour convaincre M. le Dr Hodgson. Et encore ! Il trouverait toujours moyen de lui reprocher l'omission d'un « bouton déboutonné » qui cachait peut-être « a light strong band » servant à soulever les tables. Ah, quel dommage que M. Hodgson n'ait pas été là, pour voir que certaines photographies de la lévitation des tables ont été faites en plein soleil du midi et que les robes blanches ou noires, boutons et rubans, n'y jouaient absolument aucun rôle !

2. M. le Dr Hodgson ne sait pas ce que savait M. Lodge, que les expériences de Varsovie (1893-4) ont mis hors de doute l'absence de toute sorte d'instruments spéciaux dans les productions de la Paladino. Eusapia a été fouillée, déshabillée, habillée, à plusieurs reprises, par une commission de médecins, avant, pendant et après les séances, et on n'a jamais rien trouvé de suspect. Pour ma part je l'ai observée, en examinant souvent ses poches, ses cheveux et ses vêtements, pendant deux mois dans ma maison à Varsovie, pendant deux mois chez M. le prof. Ch. Richet dans l'île Roubaud, et je puis affirmer qu'elle n'apporte avec elle ni instruments spéciaux, aussi minimes qu'ils soient, ni substances chimiques, pouvant servir à ses expériences. J'ajoute que je connais les trucs des mystificateurs, dont parle M. Hodgson (sauf le petit appareil pour imiter les coups frappés, ce qui, d'ailleurs, peut être fait d'une façon beaucoup plus simple) et quelques autres (comme par exemple les anneaux à pointes, dont se servait Mme Fay pour soulever les petites tables) — et qu'un prestidigitateur de profession, M. Ribka, qui imite très bien certains phénomènes médianimiques, invité par moi pour contrôler une séance d'Eusapia, avait déclaré publiquement l'absence de toute machination et l'impossibilité de reproduire artificiellement les mêmes phénomènes, *dans les mêmes conditions*.

3. Dans les 74 séances d'Eusapia auxquelles j'ai assisté, j'ai eu l'occasion d'observer plusieurs particularités intéressantes au point de vue physiologique, concernant la pureté des phénomènes. Il est rare qu'une séance avec

le médium napolitain ne donne absolument rien (ce qui arrive cependant lorsqu'elle est trop épuisée). Mais elles ont une valeur bien différente ; elles sont bonnes, médiocres, ou, bien rarement, tout à fait mauvaises. J'appelle une séance bonne ou mauvaise, non pas d'après le nombre et l'éclat des manifestations, mais d'après leur précision et leur netteté, qui facilitent le contrôle. C'est dans les séances mauvaises qu'apparait la fraude inconsciente, d'ailleurs tout à fait *inséparable de la médiumnité inférieure*, et que je serais tenté d'appeler *la fraude réflexe*. Le contrôle devient alors difficile, mais avec de la patience on arrive à constater les tromperies, qui sont toutes d'un caractère enfantin. Je ne parle pas de la tromperie consciente, car elle n'a jamais été prouvée chez Eusapia, et paraît être en contradiction avec son caractère franc, loyal et désintéressé. M. Lodge et vous, vous avez eu la chance de tomber sur une série de bonnes séances — voilà pourquoi les doutes ont été vite dissipés et le rapport a pu être allégé d'une quantité de suppositions, développées par Mr Hodgson et négligées par M. Lodge.

M. le Dr Hodgson insiste avec raison sur le point principal du contrôle — la bonne tenue des mains ; mais il paraît oublier que, malgré les apparences, la valeur de cette constatation est toujours plutôt subjective qu'objective et que ce n'est pas le nombre de centimètres carrés de la surface couverte par notre main, qui décide de la sûreté du contrôle, mais une foule de circonstances, qui changent à chaque moment, par conséquent bien difficile à décrire, et qui déterminent dans l'esprit du contrôleur ce sentiment *subjectif* de certitude ou de doute dont il nous rend compte. Un seul doigt, tenu sans interruption, à une distance convenable, peut quelquefois nous inspirer plus de certitude, qu'une main entièrement serrée, mais dont le bras plié conserve assez de liberté pour agir, par exemple, avec le coude. De sorte que, pourvu que le contrôleur connaisse pratiquement le truc de la substitution, dans toutes ses nuances, il trouvera facilement *plusieurs* moyens de *bien* tenir une main, et nous autres, ne pouvant pas être juges de toutes les particularités du moment, nous serons toujours obligés de lui accorder une certaine dose de confiance — si nous voulons en général nous baser sur le témoignage d'autrui. Quelquefois, Eusapia nous aidait elle-même ; elle serrait, par exemple, avec force, la main du contrôleur A... tandis qu'elle tenait tranquilement celle du contrôleur B... pour bien montrer que ce n'est pas la même main qu'elle donnait à eux deux (1). De l'autre

(1) Et lorsqu'une main n'a été tenue que partiellement, nous ne disions pas, « je tiens *bien* la main » ou « je suis *sûr* de la main », mais « je tiens *un quart, trois quarts,* le poignet, deux doigts », et ainsi de suite. Il était inutile de mettre dans le rapport les cas où les mains ont été mat tenues.

côté nous avons essayé, surtout à Varsovie, à peu près tous les moyens de contrôle possibles — cordons, ligatures élastiques, fils de cuivre, contacts électriques sur la table ou avec les contrôleurs, etc., et nous sommes arrivés tous (c'est-à-dire tous ceux qui ont expérimenté un temps suffisant) à reconnaître la réalité de phénomènes. M. Lodge, après avoir mentionné les incertitudes du contrôle, dit avec raison : « Occurrences too close to the medium, and in the dark, must remain open to some shadow of this doubt; but with patience and more sittings it is extremely unlikely that such dubious phenomena will be the only ones displayed. Sometimes the thing moved will be beyond the reasonable range of any such hypothesis ; sometimes there will be light enough to see that there is no normal contact; and, as in my case also, sometimes one will feel the suspicious contact while one has hold oneself of *both* hands and *both* feet of the medium, with the head visible, or otherwise under control; in fact, sooner or later, the thing will occur in such a way as to render the hypothesis of self deception the only one possible, short of admitting the fact as it is ». (*Report*, p. 321.)

Que répond M. le Dr Hodgson à cette expérience ? Il répond comme toujours par une question : « *comment* les mains et les pieds ont été tenus ? » et il passe outre. Pense-t-il qu'il est réellement possible, à un homme normal, de croire qu'il tient les deux mains lorsqu'il n'en a qu'une seule, ou de prendre sa propre main pour celle d'autrui ?

Je me rappelle que, pendant une de nos expériences (le 25 août 1893) M. le prof. Sidwick déclarait être sûr de la main gauche ; M. le Dr von Schrenck-Notzing affirmait qu'il tenait bien la main droite et touchait la tête ; moi je tenais les deux jambes avec mes deux mains, et, en outre, M. Richet, avec une de ses mains, couvrait la bouche du médium — et dans ces conditions nous avons entendu deux notes frappées sur le piano, qui se trouvait à gauche et derrière le dos d'Eusapia. Immédiatement après, nous avons allumé la lumière et vérifié que les positions étaient telles qu'elles étaient décrites par les contrôleurs.

M. le Dr Hodgson serait-il satisfait d'une pareille expérience ? Non. Il demanderait toujours : « What were the details of these *holdings* ? » Mon Dieu, il aurait raison — il faudrait savoir tout, photographier tout et « phonographier » tout. Mais pour cela il faut fonder un « Laboratoire médianimique avec toutes les ressources de la science ». Et quant aux « holdings », ils resteront toujours affaire de confiance. Pour ma part, je n'ai pas du tout « tenu » les deux jambes. Je les entourais seulement de mes deux bras réunis — et cependant j'étais absolument sûr qu'aucun des pieds du médium n'a pu s'échapper un seul instant.

C'est une affaire de sentiment subjectif.

En somme, nous avons fait de notre mieux pour nous convaincre nous-mêmes — ce qui était déjà bien difficile — et nous n'avons aucune prétention de convaincre les autres. Tout ce que nous demandons, c'est que les autres fassent des efforts semblables avant d'être nos juges. Que le monde scientifique recommence nos expériences, et le but de M. Lodge, notre but à nous tous, sera pour le moment atteint.

Quant à l'analyse de M. le Dr Hodgson, elle est excellente, et j'en recommanderais la lecture à tous les savants qui voudront s'occuper du médianimisme. Mais il se trompe s'il croit que ses objections ont ébranlé la réalité des phénomènes médianimiques (je ne dis pas *spirites*) et infirmé en quoi que ce soit la valeur essentielle du rapport de M. Lodge.

Varsovie, le 28 janvier 1895.

CHARITÉ

Le vieux Touriri, prince de Bagdad, était très riche, très savant, et passait pour parfaitement sage.

Dans son palais, où les marbres et les métaux précieux imitaient par leurs ciselures les arbres et les fleurs,

Dans ses jardins, où les fleurs et les arbres imitaient par leur éclat les métaux et les pierreries.

Il entretenait de belles femmes, sans leur rien demander que d'être belles et bien parées, — et il ne leur en voulait point d'être capricieuses ou sottes;

Il entretenait des poètes, sans leur rien demander que d'écrire des vers et des chansons quand la fantaisie leur en venait, — et il ne leur en voulait point quand leurs chansons n'étaient pas bonnes;

Il entretenait des philosophes, sans leur rien demander que de raisonner avec lui sur la nature de Dieu et l'origine du monde, — et il ne leur en voulait point quand d'aventure ils déraisonnaient.

*
* *

Un matin de printemps, Touriri se promenait dans la principale rue de Bagdad.

Les monceaux d'oranges et les amas de roses qui emplissaient les voitures des marchands, le fourmillement des vestes et des robes bleues, rouges ou vertes, étincelaient dans la blancheur de la rue; des magnolias se penchaient par dessus les murs des cours, et l'eau chantait plus légère dans les vasques des fontaines.

Et les jeunes femmes étaient pareilles à des fleurs un peu moites, avivées d'une petite rose tiède, et très subtilement odoriférantes.

Et, à cause de ces parfums, de ces couleurs, de cette joie épandue, le sage Touriri sentait son vieux corps s'assouplir; il se ressouvenait avec plaisir des jours passés; il ne voyait plus aucune objection sérieuse à l'existence du monde comme il est; et il n'était pas fort éloigné de croire que la vie est bonne.

Il dit presque tout haut :

— La douce chaleur! et le beau soleil!

***

Il rencontra une petite fille de 5 ans, blonde et rose, jolie, vêtue d'une chemisette. Très grave, un doigt dans sa bouche, l'enfant, à travers les mèches de ses cheveux de lin, le regardait et semblait admirer beaucoup la grande barbe de Touriri, ou peut-être les bêtes mystérieuses brodées sur son manteau.

Et, parce qu'elle était jolie, Touriri se pencha sur elle, l'embrassa, et lui mit deux pièces d'or dans sa petite main.

Il rencontra ensuite un petit garçon de 10 ans. L'enfant était laid, couvert de haillons, criblé de taches de rousseur jusqu'au bout de son nez pointu, et ses yeux étaient sans transparence, comme une eau salie. Il tendait la main, et, d'une voix aiguë, en ayant l'air de réciter une leçon et de penser à autre chose, il racontait que sa mère était au lit, qu'il avait sept petits frères et qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Touriri fronça les sourcils et lui donna une pièce d'or.

Vingt pas plus loin, il vit un vieux mendiant, tout loqueteux et marmiteux, l'échine cassée, l'air d'un chien battu. Sa barbe était jaune comme du chanvre mal lavé et ses yeux rouges et sans cils ressemblaient aux fentes qui s'ouvrent dans les figues trop mûres. D'une voix rauque, sifflante comme un soufflet crevé, lentement et sans un arrêt, recommençant aussitôt qu'il avait fini, il disait :

— Ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut plus travailler. Le seigneur Ormuz vous récompensera.

Et l'haleine fétide de sa prière sentait les boissons fermentées.

Touriri lui tendit une pièce d'argent, mais de si loin que la pièce tomba par terre; et le vieux mendiant s'agenouilla péniblement pour la ramasser.

Un instant après Touriri rencontra une femme, dont on n'aurait pu dire si elle était jeune ou vieille, et qui tenait sur son épaule un nouveau-né coiffé de dartres et d'ulcères. Humble comme la poussière des chemins, si courbée qu'il ne voyait pas ses yeux, elle le suivit en murmurant d'une voix molle une prière obstinée.

Non par dureté, mais par ennui, Touriri pressa le pas; mais cette misère et cette plainte se traînaient toujours derrière lui, il fouillait dans son escarcelle, ne trouvant point ce qu'il y cherchait. Enfin, d'un geste de colère, il jeta à la femme quelques pièces de cuivre.

Il aperçut alors, à trente pas devant lui, un homme sans bras ni jambes, accoté contre un mur. L'homme, d'une voix forte, fausse et triste, et qui semblait une voix de bois, chantait une chanson d'amour, une chanson de Fridousi, pleine de fleurs, de rayons et d'oiseaux; et cela était horrible à entendre.

Touriri s'arrêta, et, comme celui-là du moins ne pouvait le suivre, il fit semblant de ne pas le voir et passa de l'autre côté de la rue.

Il marcha quelque temps encore, mais il ne sentait plus la joie de vivre. Il dit tout haut :

— Ce soleil est insupportable !

Et il rentra dans son palais.

*
* *

Alors, ayant réfléchi, il appela son intendant et lui dit :

— Va dans la Grand'Rue. Tu rencontreras un vieux mendiant, et tu lui donneras une pièce d'or; puis une pauvresse allaitant un enfant, et tu lui donneras deux pièces d'or; puis un homme sans bras ni jambes, et tu lui donneras trois pièces d'or.

Mais, à partir de ce jour, toutes les fois que Touriri sortait dans la ville, un serviteur marchait devant lui, distribuait de l'argent à tous les mendiants et leur commandait de s'en aller, pour que son maître ne les vît pas.

Et le sage Touriri devint de plus en plus aumônier et charitable. On eût dit qu'il s'était juré qu'il n'y aurait plus de pauvres à Bagdad. Tous les jours, dans les salles basses de son palais, on distribuait à tous ceux qui se présentaient de la nourriture et de l'argent. Il fonda un hospice pour les enfants, un pour les vieillards, un pour les mères, un pour les infirmes et les malades.

Et, quand on lui rapportait qu'un faux malade ou un faux indigent s'était fait secourir par ruse, il répondait :

— Laissez-moi en repos. Je n'ai point le loisir de rechercher la vérité ni de la distinguer du mensonge.

Il dépensa de la sorte, pour le soulagement des autres hommes, plus des neuf dixièmes de ses immenses richesses. Même il réduisit le train de sa maison et ne garda près de lui que les plus jeunes de ses femmes, les plus paresseux de ses poètes et les moins affirmatifs de ses philosophes.

Au reste, il continuait à vivre délicatement, parmi les plus beaux ouvrages de l'art, de l'industrie et de l'esprit des hommes; et jamais il ne

visita les hospices qu'il avait fondés, ni ne descendit dans les salles où il nourrissait les malheureux.

Un jour qu'il se promenait dans la ville, de pauvres gens l'entourèrent; ils criaient tous ensemble qu'ils lui devaient la vie; et plusieurs s'agenouillaient et baisaient le bord de sa robe. Mais il se mit en colère, comme si ces témoignages l'outrageaient ou le faisaient souffrir.

Et le peuple le considéra comme le plus vénérable homme et le plus élevé en sainteté qui eût jamais vécu en Perse.

Quand il se vit près de mourir, il éloigna les philosophes et les poètes et ne retint à son chevet qu'une belle fille de 16 ans, la priant de ne lui rien dire, mais de le regarder seulement avec ses yeux de bleuet.

Il mourut.

Les pauvres — les anciens pauvres — de Bagdad suivirent tous ses funérailles, et beaucoup pleuraient.

***

Par delà les temps, par delà l'espace, par delà les formes...

Où donc, alors?

Je ne sais, ni moi ni personne.

L'âme de Touriri comparut devant Ormuz pour être jugée.

Ormuz lui demanda :

— Qu'as-tu fait sur la terre? Quelles sont tes œuvres?

Touriri, fort tranquille sur la sentence prochaine répondit avec modestie et sincérité :

— Certes, j'ai été faible, n'étant qu'un homme. Je me suis délecté aux belles lignes, aux belles couleurs, aux sons, aux parfums, aux contacts suaves et aux jeux futiles de la parole. Mais j'ai fondé de mes deniers quatre hôpitaux, j'ai donné aux pauvres neuf parts de mes biens, et je n'ai gardé pour moi que la dîme.

— Il est vrai, dit Ormuz, que tu ne fus pas un méchant homme et que même tu fus souvent conduit par un esprit de douceur. Néanmoins, tu n'entreras pas cette fois dans mon paradis. Mais ton âme redescendra dans un autre corps, et tu vivras une nouvelle vie terrestre, afin d'expier et d'apprendre.

Touriri, fort étonné, demanda :

— Qu'ai-je donc à expier, Seigneur?

— Rentre en toi-même, dit Ormuz, et connais-toi mieux. Quelle était ta pensée quand tu donnais aux pauvres ton bien? Et, le jour où tu rencontras le vieux mendiant, la femme pâle avec son nourrisson et l'homme sans bras ni jambes, qu'as-tu ressenti dans ton cœur?

— Une immense pitié pour la douleur humaine, répondit Touriri.

— Tu mens, dit Ormuz. Leur vue te fut d'abord une surprise désagréable. Elle te rappelait trop brutalement l'existence de la souffrance et de la misère. Puis tu leur en voulais d'offusquer tes yeux par leur malpropreté et leur laideur. Tu leur en voulais aussi de leur avilissement, de la bassesse avec laquelle ils t'imploraient, et de l'opiniâtreté de leurs traînantes prières et tu leur jetais l'aumône avec dégoût. Tu méprisais si fort les malheureux, qu'un jour tu ne pus supporter leurs actions de grâces, car la grossièreté des effusions populaires t'irritait ; et la délicatesse de ton goût refusa à ces pauvres gens le droit de te prouver, par leur reconnaissance, qu'ils n'étaient pas indignes de tes bienfaits. Tu t'efforças de supprimer la misère, estimant qu'elle souille le monde et qu'elle déshonore la vie. Mais je te le dis, moi qui sonde les consciences, il y eut de la révolte et de la haine dans ta charité.

— Mais, reprit Touriri, ce que je haïssais, ce n'étaient point les misérables, c'était la souffrance, c'était le mal, c'était Ahrimane, votre éternel ennemi.

— Ahrimane, c'est moi, répondit Ormuz.

— Vous, Seigneur?

— Je suis Ahrimane, étant Ormuz. Le bien ne peut sortir que du mal ; la vertu ne peut sortir que de la souffrance.

— Est-ce là, Seigneur, ce que vous avez trouvé de mieux?

— Ne blasphème point. Le mal passera. Il n'existe que pour engendrer la félicité et la vertu. Quand la terre, où se fait l'épreuve, aura disparu, quand toutes les âmes des justes seront avec moi, ce sera comme si le mal n'avait jamais existé.

— Cela est précieux, dit Touriri. Mais qu'en faut-il conclure pour mon cas? Quel sentiment pouvaient m'inspirer des créatures avilies et déplaisantes à voir? et que leur devais je de plus que de soulager leur misère?

— C'est pour te l'apprendre que je te renvoie sur la terre.

— Mais, Seigneur...

Touriri n'acheva pas. Plus d'Ormuz... plus de Touriri... l'abîme...

*
* *

Rien de plus simple ni de plus triste que la vie de Tirirou.

Il naquit à Eschoub, de très pauvres artisans. Il eut une enfance mal nourrie et souvent battue. Il apprit un métier, dont il vécut péniblement. Il avait des vertus de pauvre homme : il était assez honnête, assez bon et très résigné, mais il n'avait ni la fierté ni la délicatesse qui sont le luxe de l'âme.

Il se maria pour n'être pas seul. Le travail manquait souvent. Sa femme et ses deux enfants moururent de misère. Un jour, il tomba d'un échafau-

dage, et, mal soigné, resta fort impotent des deux jambes, avec un bras paralysé et une plaie incurable à l'autre bras.

Il lui fallut mendier. D'abord il s'y prit mal; honteux, il n'osait insister et il ne recevait presque rien.

Peu à peu, l'habitude lui vint de la main opiniâtrement tendue comme un engin de pêche, des attitudes humiliées, de la prière qui poursuit le passant et qui espère le lasser. Dès lors il reçut à peu près de quoi ne pas mourir de faim.

Et, n'ayant aucune joie au monde, quand il lui restait quelques sous, il s'enivrait avec la liqueur fermentée du maïs.

*
* *

Une jeune fille très pauvre, qui habitait une chambre voisine de son taudis, l'ayant rencontré plusieurs fois eut pitié de lui.

Chaque matin, elle venait laver la plaie de Touriri, lui faisait son lit, préparait sa soupe et raccommodait ses vêtements, sans rien lui demander pour cela.

Elle s'appelait Krika et n'était point belle, mais ses yeux étaient si bons qu'on aimait à les rencontrer.

Et, sans savoir pourquoi, Tirirou guettait chaque matin, de son grabat, le moment où Krika, se levant, paraissait à sa fenêtre.

*
* *

Un jour, que Tirirou mendiait comme de coutume, un homme riche lui jeta avec dégoût une pièce d'or.

Dans le même moment, Ormuz permit que l'âme de Tirirou se souvint d'avoir été celle de Touriri.

Et Tirirou voyant de la haine dans le regard de l'homme riche qui lui faisait l'aumône, comprit pourquoi Touriri avait été condamné par Ormuz.

Il comprit que lui aussi, dans sa vie antérieure, il avait, tout en les secourant, haï les misérables, pour leur avilissement et leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils n'étaient point responsables.

Le lendemain matin, quand Krika vint lui panser sa plaie, il la regarda. Il vit qu'elle faisait cela sans dégoût, et que ses yeux restaient doux et tranquilles.

Et alors il s'aperçut que cette jeune fille qui le soignait et ne s'éloignait point de lui, bien qu'il fût horrible entre les misérables, était vraiment bonne et vraiment sainte.

Quand elle eut fini de le panser, il lui baisa la main silencieusement et pleura.

*
* *

Et Ormuz lui fit la grâce de mourir dans la nuit même, très doucement.

Qu'as-tu compris? demanda Ormuz à l'âme de Touriri-Tirirou.

— Voici, Seigneur. Il faut servir les pauvres pauvrement. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaissement et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille; et chercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement; il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les mystérieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté.

— C'est à peu près cela, dit Ormuz. Bon serviteur entre dans mon repos.

(*Le nouvel académicien*). JULES LEMAITRE.

DE VÉRITABLES INVESTIGATEURS A NAPLES

Florence 29 mai 1985, via de Panzani, 10.

Monsieur,

Profitant de votre aimable permission je vous adresse la présente pour vous décrire, aussi bien qu'il me sera donné de le faire, les phénomènes psychiques auxquels je viens d'assister à Naples. Je suis encore sous l'impression des séances tenues avec M^me^ Eusapia Paltadino, et ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Notre voyage à Naples fut décidé par moi et mon mari, dans le but unique de gagner un apôtre au spiritisme, dans la personne de M. le D^r^ Visani-Scoggi, Florentin très estimé par ses concitoyens, pour son intelligence, ses études et son caractère. Je souffrais à l'idée que tant de belles qualités fussent malheureusement obscurcies par le voile désolant du matérialisme; il combattait le spiritisme, il est vrai, mais sans *parti pris* et souvent il m'avait dit : « Quand j'aurai assisté à des phénomènes spirites intelligents, que ni ma raison ni la science ne m'en pourront expliquer l'origine, je n'aurai aucune difficulté de me ranger parmi les spirites; mais, la lutte avec moi-même sera énorme, je ne céderai que devant la force écrasante d'incontestables preuves. »

Ces paroles dignes d'un homme sérieux, m'encouragèrent à insister afin que le docteur nous accompagnât à Naples ; il accepta notre proposition ; à peine arrivée, je m'adressais naturellement, tout d'abord, à M. Chiaja que je considère comme le père du spiritisme à Naples.

Complaisant et aimable pour tout le monde, nous le trouvâmes tel à notre égard. Il nous procura des séances avec Eusapia Paladino, dans la chambre d'un jeune homme de sa connaissance, et, en nous y introduisant, il pria mon mari, et le docteur, d'examiner toute chose : portes, fenêtres, meubles, etc., etc., ce qui fut fait minutieusement.

Eusapia Paladino entra et, sans même jeter un regard autour d'elle, elle se plaça à la table qui devait servir à nos expériences, priant M. Visani-Scoggi et mon mari de contrôler ses pieds et de ne pas abandonner ses mains.

Je ne parlerai que des faits les plus intéressants, chez lesquels l'intelligence joue le premier rôle, laissant à la plume vaillante de M. le Dr Visani-Scoggi le soin de relater et commenter le reste dans une brochure qu'il fera imprimer sous peu, et qui, sans aucun doute, soulèvera un vif intérêt dans le public intelligent.

Notre première séance eut lieu le 28 avril passé, à portes closes. Mon mari tenait la main gauche, le docteur et moi, la main droite du médium dont les pieds étaient également contrôlés par ces messieurs ; M. Chiaja tenait la main gauche de mon mari, et ma droite, tandis que ma gauche reposait dans la main droite du docteur.

Aussitôt que la chaîne fut formée, à la forte clarté d'une lampe à suspension, un petit guéridon, à trois mètres de distance de notre table, se détacha de son coin et vint, tout sautillant, se placer entre le médium et le docteur ; il s'approcha de lui, bien près, grimpa sur son bras jusqu'à l'épaule, comme pour le caresser. Le docteur vivement émotionné, pria l'aimable guéridon de vouloir bien retourner à sa place, et aussitôt, glissant en arrière, le petit meuble alla se nicher dans le coin d'où il était sorti.

Notre table se souleva si haut, que nous eûmes de la peine à maintenir la chaîne, puis elle retomba lourdement.

Des coups furent frappés avec une force extraordinaire dans notre table, capables de la briser.

M. Visani-Scoggi exécuta avec ses doigts le rythme d'une marche, et aussitôt, sous la main même du docteur, nous l'entendîmes répéter, et ainsi de même dans tous les sens de la table.

Bientôt les esprits demandèrent l'obscurité ; la lampe fut éteinte et nous reprîmes nos places. (En honneur de la Paladino et par amour de la vérité, il faut que je le dise, elle est la première à recommander avec insistance, de ne pas abandonner ses mains et ses pieds un seul instant).

Aussitôt, mon voile me fut doucement levé et je reçus un baiser sur la joue gauche. Ma main fut dégagée de celle de mon voisin et portée en l'air, si haut que je dus me lever, me laissant guider par la main qui tenait la mienne ; malgré ma taille assez haute, je dus rester sur les pointes des pieds, et là, en haut, ma main fut baisée et je sentis le contact d'une barbe; la main fut prise encore et portée sur celle du docteur.

Mon mari fit une demande mentale ainsi conçue : « Esprit présent, conseille-moi dans l'affaire de famille que tu connais sans doute; dois-je écouter ma volonté ou celle de ma femme ? Au même instant, mon mari se sentit saisi par deux mains qui l'approchèrent de moi.

Une sonnette, un sifflet, un petit tambourin et une trompette qui étaient sur notre table furent enlevés, et à la prière du docteur de nous donner une serénade, tous ses instruments à la fois se firent entendre au dessus de nos têtes. La petite trompette fut portée à nos lèvres nous forçant de souffler dedans, ce que chacun de nous fit avec plaisir. Mon mari et moi nous aperçumes des nuages blanchâtres traverser la chambre, au dessus de nos têtes.

Le docteur accusa l'apparition d'un fantôme ayant teinte grise, se tenant tout près de lui et touchant son épaule. Dans le même temps, il vit une autre forme humaine se détacher de la fenêtre et s'approcher de moi ; en effet, je fus embrassée ; au même instant, je sentis un bras placé sur mon épaule, dont la main me caressait le visage. A ma demande, qui es-tu? l'esprit frappa avec ses doigts, sur le dossier de ma chaise, le nom *Tedia* (en Russe le diminutif de Théodore ;) c'est-à-dire mon neveu à moi, mort à Nice il y a deux ans.

Je sentis, distinctement, un corps chaud qui se penchait sur moi, et constatai qu'il s'était agenouillé à mon côté *gauche*.

Dans cette troisième et mémorable séance, M. Chiaja voulut nous laisser seuls, avec le médium, toujours à portes closes.

Les phénomènes furent d'une nature intelligente et tout à fait surprenants.

Mon mari avait exprimé au docteur, l'idée de prier mentalement l'esprit présent, de lui ôter sa bague pour la passer à mon doigt, et cela, le matin du jour de notre séance ; le soir venu, mentalement il renouvela sa demande aux esprits, et aussitôt, sa bague lui fut doucement enlevée, on l'entendit tomber sur la table: un instant après, mon quatrième doigt fut soulevé et avec trois douces pressions, une main invisible y passa la bague de mon mari.

Je priai l'esprit, agenouillé à mes côtés, qui se disait mon neveu, de tendre la main à mon mari, ce qui fut fait. Mon mari s'écria : « Docteur, je sens une main chaude et vivante qui presse la mienne » aussitôt cette même main devint froide et glacée comme pour dire : je ne suis pas un vivant.

Dans cette soirée d'impérissable mémoire pour nous, le médium fut soulevé avec sa chaise, et placé sans aucun bruit, entre nous trois, sur la table.

Le docteur constata immédiatement la parfaite insensibilité d'Eusapia. Mon mari accusa qu'on le tirait par ses moustaches ; forcé de se lever sur les pointes des pieds, on l'embrassa aussi ; M. le docteur eut sa grande part de caresses. Voulant donner au médium, en souvenir de moi, une broche qu'il m'avait remarquée, je la plaçai sans rien dire sous la paume de ma main, tenue par mon mari, en adressant mentalement à John King l'esprit guide d'Eusapia Paladino, la prière de la passer à son médium. Deux doigts se glissèrent aussitôt sous les mains.

La broche était enlevée et ma main fut placée sur la cravate d'Eusapia où je reconnus, au toucher, ma broche.

La lumière faite, le docteur et mon mari, ainsi que moi, nous vîmes la broche placée au milieu du nœud de la cravate.

L'obscurité fut redemandée ; l'une de mes mains, portée en l'air, fut amicalement pressée et secouée trois fois, tandis que des coups dans la table disaient ces mots : « Merci pour ma fille ». Le docteur, en attendant, constatait encore la léthargie du médium dont il ne cessait jamais de contrôler les mains et les pieds.

Nous avons aussi obtenu, sur du plâtre, la silhouette de John King.

Quant aux phénomènes qui regardent principalement M. le Dr Visani-Scoggi, et qui sont d'une importance extraordinaire, je m'abstiens d'en faire la description, vu la prochaine publication de la brochure que le docteur a presque achevée. Je me ferai un devoir bien agréable de vous l'envoyer dès qu'elle sera imprimée.

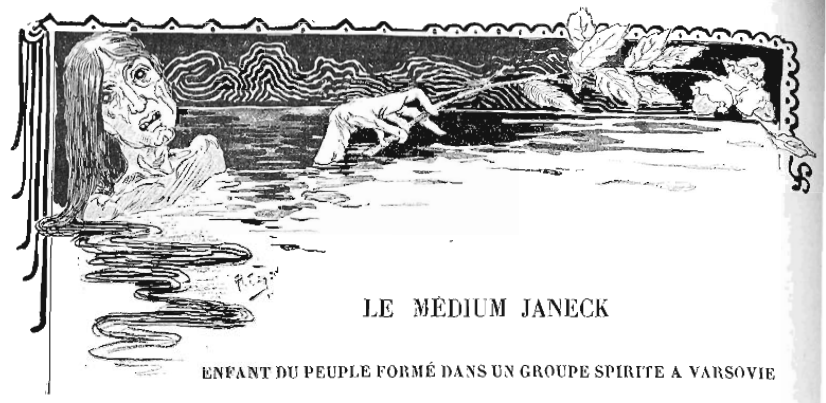
Excusez, Monsieur, le décousu de la présente ; si vous le croyez digne et utile pour notre propagande, veuillez en disposer selon votre désir et votre opinion. Avec mes saluts tout fraternels,

Votre toute dévouée.

Comtesse Hélène Mainardi,
née comtesse Bouxhoevden.

N. D. L. R. — Nous avons déjà, plusieurs fois, cité Mme la comtesse Hélène Mainardi ; nos lecteurs sont familiarisés avec ce nom d'une véritable investigatrice, d'un partisan éclairé de notre cause. M. le comte Mainardi est devenu, comme sa femme, un serviteur zélé du spiritisme qui se prouve rationnellement, à l'aide du fait brutal

Merci à notre correspondant, tellement plein de son libre-arbitre qu'il livre son nom à la publicité, sans crainte des gens à préjugés, auxquels il s'adresse au contraire, pour leur aplanir la route et leur indiquer le mode si simple de connaître des vérités simples et rationnelles, vieilles comme le monde. Puissent les esprits, avides de connaître, entrer dans le sillon que trace si nettement Mme la comtesse Mainardi.



LE MÉDIUM JANECK

ENFANT DU PEUPLE FORMÉ DANS UN GROUPE SPIRITE A VARSOVIE

La troisième séance fut remarquable par des phénomènes qui eussent fait honneur au spirite le plus exigeant. Les accessoires de la séance s'augmentèrent d'un tambourin et d'un tube long de plus de deux aunes, qu'on me conseilla d'apporter. Les manifestations ne se firent pas attendre ; quelques minutes après avoir éteint la lumière, nous entendîmes un remue-ménage sur le bureau, où, comme à l'ordinaire, se trouvait la boîte à musique, le chandelier avec la bougie, et d'autres objets. Une main invisible les touchait tour a tour, heurtant le tambourin puis le tube qui sautillait sur place, à terre et à quelques pas de nous; il pérégrinait çà et là, nous prévenant de sa présence par des contacts et des frappements. Puis nous entendîmes les frappements connus du crayon sur le plateau.

Quelqu'un suppose que ces frappements étaient causés par le peigne que Janeck portait dans la poche de son habit, et comme pour affirmer cette supposition, on entendit un petit bruit pareil au grattement d'un ongle sur les dents d'un peigne. — « Sowinski » en battant des mains, demanda la dictée à l'alphabet ; nous épelâmes ces mots : « Bravo, frères, chantez une marche ! » naturellement elle fut accompagnée de la mesure frappée sur le plat de la table.

Le tambourin se mit aussi à résonner, timidement d'abord, puis il s'agita violemment, en faisant beaucoup de bruit ; il gardait strictement la mesure de la mélodie, et enfin tomba à terre.

Après que les chants eurent cessé, quelques-uns parmi nous prétendirent avoir entendu une voix étrangère s'unir aux nôtres, de temps en temps.

Nous engageâmes donc les invisibles à s'entretenir avec nous comme autrefois. Après une attente assez longue, un souffle, un bruit léger, se fit entendre dans le tube, nous renouvelâmes nos prières, et pour provoquer une réponse, quelqu'un s'écria: « Béni soit le nom de Jésus-Christ, » « dans tous les siècles des siècles » nous répondit une voix émanée du tube. Nous priâmes, mais vainement, qu'on le redise encore une fois ; rien qu'un silence

profond et un froid pénétrant passa sur nos mains. Le médium frissonnait comme dans une fièvre, évidemment un phénomène plus grave devait s'accomplir.

Au même instant, tous les assistants s'écrièrent qu'on leur avait mis des cigarettes aux lèvres ; une chose tomba sur la table sonnant comme un grand clou ; le même bruit retentit sur le plancher. Le tube voltigeait autour de nous follement, heurtant l'un au côté, l'autre au dos, d'autres sur l'épaule.

A la lumière, nous ne trouvâmes rien sur la table ; le petit marteau aux cymbales était à terre ; le tube accroché aux chaînes de la lampe retomba sur nos têtes.

Après une pause, nous reprîmes nos places, en décidant de mettre sur la table du papier et un crayon. A peine assis, et causant avec mon voisin, je jetai un regard furtif sur la table, quelque chose de blanc passa sous mes yeux. On demandait si l'esprit ne voudrait pas s'entretenir avec nous, que peut-être s'aviserait-il de nous écrire quelque chose. Nous eûmes des contacts généraux aux mains, au visage, aux cheveux ; on me toucha à la poitrine et du côté du portefeuille. Un léger fracas était incessant parmi les objets sur le bureau. Cette partie de la séance dura peu de temps. Quand on fit la lumière, je quittai ma place pour faire apprêter le thé, et remarquai en jetant un coup d'œil furtif sur la table, qu'il y avait déposé, quelque chose de blanc semblable à un morceau de papier.

Diverses notes que je porte ordinairement sur moi, dépassant un peu la poche, je les poussai plus profondément et vins à la cuisine. J'entendis qu'on m'appelait : « Monsieur, n'avez-vous pas pris le billet ? » — « Quel billet ? » demandai-je. — « Une carte de visite que nous avons pris dans la corbeille du salon, pour la mettre sur la table avec un crayon pour l'Esprit. Je me rappelai alors les papiers qui dépassaient ma poche ; j'y mis la main et, tout étonné, j'en tirai le billet en question. On y chercha l'inscription espérée. « Voilà, voilà », s'écria-t-on. « Oh si vous y tenez, dis-je, il y a dans la corbeille quantité de billets pareils. Ils portent les autographes de mon fils cadet qui est souvent réprimandé pour ses griffonnages sur les billets. On ne voulait pas me croire, on soutenait que le billet était tout à fait net. Autour de la table à thé, le billet passa de main en main, la correspondance de l'esprit était très illisible ; quand le billet arriva jusqu'à moi, quelqu'un décida que le mot suivant la lettre distincte J, n'était que Wolski, comme définition du lieu de l'activité héroïque de notre esprit ; le village Wola est auprès de Varsovie.

Il s'agissait seulement de savoir si la lettre J était l'initiale du nom de baptême de Sowinski. C'était à résoudre par l'encyclopédie. Je m'approchai de la fenêtre sur l'appui de laquelle je vis le livre ; j'y mettais la main

quand, par dessus ma tête, une orange fut jetée sur cette fenêtre. « Qui s'avisait donc de nous bombarder ? » demandai-je à mes convives. Ils me regardèrent ébahis, déclarant avoir vu l'orange planer dans le haut de la chambre.

Tout le monde étant assis, moi seul m'étais levé, et l'orange apportée par quelqu'un se trouvait sur cette même fenêtre où elle tombait, justement ; le prénom de Sowinski, selon l'encyclopédie, était « Joseph ».

Après le thé, nous priâmes l'esprit de nous écrire quelque chose, sur un feuillet tout blanc cette fois; c'était pour nous convaincre complètement. J'ôtai un feuillet d'un block-notes, nous mîmes au revers nos signatures, et laissâmes l'autre côté tout à fait net pour l'esprit; on mit à côté le crayon. Dès que les chants retentirent en chœur, le médium se mit à trembler; bientôt je sentis glisser sous mes doigts le feuillet qui était sur la table, tantôt il se retirait, tantôt il revenait; enfin il s'esquiva, s'envola, frôla mes épaules en passant, et s'arrêta sur la tête du troisième assistant. A la lumière, nous aperçûmes, au milieu de la table, le tube sous lequel le feuillet se fit voir avec de l'écriture : dans le haut, Sowinski, au milieu, le monogramme. J. S. et en bas, Varsovie. Nous n'avions plus de doutes. Il ne s'ensuit pas que la critique en fut satisfaite.

Les messieurs de la province quittèrent Varsovie quelques jours après. Il était question, si la force du médium n'était pas disparue avec leur départ, de tenter une épreuve ; mais avant tout il fallait compléter notre cercle. Il s'augmenta d'un jeune docteur M. G... et d'une dame J..., veuve, qui avait eu des visions et subissait facilement l'hypnotisme.

Avec ces nouveaux venus nous nous assîmes autour de la table, au nombre de six. Pensant d'avance à l'écriture directe, j'apprêtai des tables d'ardoise. Après les avoir examinées soigneusement avec le docteur, nous les nouâmes avec un cordon, en passant les bouts dans les quatre trous percés en long et en large, aux bords des cadres ; nous mîmes, en dedans, un petit bout d'ardoise, en plaçant le tout sur le bureau.

La lumière éteinte, dix minutes après on frappa sur le plancher et sous ma chaise ; j'eus un contact léger à mon épaule droite et du côté gauche, au dos. Les frappements se renouvelèrent et devinrent plus forts; on demanda l'alphabet, mais ce jour-là, il n'y avait pas moyen d'en venir à bout et de s'entendre. Nos interlocuteurs invisibles s'impatientèrent et nous comprîmes enfin qu'il s'agissait seulement d'un changement de place entre les assistants. Après une pause d'une demi-heure, nous nous assîmes dans l'ordre voulu. On chanta en chœur et pendant ces chants une voix étrangère se fit entendre deux fois ; nous défiant de nos oreilles, nous dîmes, avec les messieurs de la province : « Béni soit le nom de Jésus-Christ. *Dans les siècles*

des siècles » retentit à quelques pas au-dessus de nos têtes. Nous priâmes vainement qu'on veuille redire ces paroles.

En général, les phénomènes se développèrent avec lenteur. Mais pour la dernière fois après le thé, ils reparurent avec intensité. Ils commencèrent par un coup violent frappé dans la table, si fort que M. F. poussa un cri. J'ai oublié d'ajouter qu'en s'asseyant nous plaçâmes les tablettes sous la chaise du médium. Le médium tremblait, la table se balança quelque temps, se souleva subitement à deux aunes de hauteur, recommençant ainsi plusieurs fois. Durant la lévitation, le médium ayant les mains tendues, un peu élevées au-dessus de la table, ne cessait de trembler.

Pendant les chants, les phénomènes augmentèrent en force, et chaque assistant déclara qu'il était touché par des mains tantôt chaudes, tantôt froides.

Le docteur G... qui était placé à gauche du médium, sentit plusieurs fois un frôlement au visage et aux cheveux. Il craignit d'être touché au cou, car il était, là très irritable. A peine eut il proféré cette crainte, qu'une main invisible lui courba la tête jusqu'au plateau de la table. Etant à sa droite, j'étais sans cesse touché aux épaules et aux mains. Enfin je reçus le coup léger d'un mouchoir, sur la poitrine, et fus sur le point de m'en emparer. Dans un coin de la chambre, des claquements se firent entendre.

Au-dessus de la table il y eut le bruissement d'un papier, qui tournant sur lui-même, s'envola en dehors de notre cercle. Les uns dirent qu'ils voyaient un point lumineux, d'autres, de petits nuages ; on remarqua aussi un bruit sourd sur le bureau, et peu à peu, tout devint silencieux ; seul le pied de la table frappa le mot Fin.

A la lumière, nous cherchâmes le papier qui avait bruit, mais en vain ; il n'y avait rien sur le plancher.

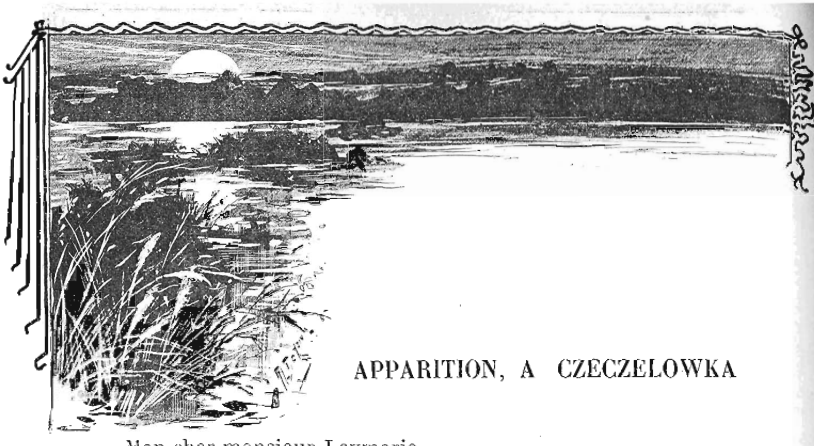
Le médium étendit la main sous la chaise, en retira les tablettes, et nous nous les rappelâmes alors, ne comptant nullement sur un succès favorable; pourtant je les ouvris. « Messieurs, dis-je, attention, je découpe les cordons ! » J'otai la tablette de dessus, et en examinant, sous la lumière, je ne pouvait rien apercevoir. « Il y a de l'écriture, s'écrièrent les assistants du côté opposé. En effet, au haut de la lettre, un G se laissait voir, et plus loin, très distinctement, le mot Joseph.

En bas, il y avait encore la lettre J, à peine visible, non écrite, mais comme empreinte dans la tablette; puis, quatre lignes, la quatrième la plus forte comme l'essai d'un crayon. Evidemment la main invisible n'avait pu réussir à écrire cette fois comme on en pouvait conclure par les épreuves.

Finalement l'écriture directe devint pour nous tous un fait incontestable.

Varsovie, 3 mai 1895. WITOLD CHLOPICKI.

(*Fin.*)



APPARITION, A CZECZELOWKA

Mon cher monsieur Leymarie,

10 juin 1895. — Je suis un de vos abonnés,et votre admirable doctrine fait ma vraie joie et ma consolation « in hac lacrymarum valle » ! Je vous adresse un article et j'y raconte une apparition qu'a eu mon mécanicien, M. Vincent Idanowicz, ici, à Creczelowka, District Gajsin, Podolie, Russie.

Le 10 novembre 1894, M. Idanowicz se rendit à Gajsin, pour commander une fourrure, chez le marchand tailleur Izloma Sierota. Pendant que M. Idanowicz choisissait l'étoffe, Sierota lui montra une fourrure presque neuve, et l'engagea de l'accepter pour le prix de 45 roubles, disant l'avoir acheté chez un certain M. Lassota. M. Idanowicz consentit de prendre la fourrure, paya 20 roubles, et convint de payer le reste dans un mois.

Arrivé à la maison, il se coucha, content de son achat, à si bon marché, et s'endormit profondément. (M. Idanowicz occupe une chambre dans ma dépendance, avec son frère Jean.)

Après minuit, il se sentit éveiller, par un monsieur habillé en noir. Nullement effrayé, mais grandement étonné de voir devant lui un homme qu'il ne connaissait pas, et qu'il n'avait jamais vu auparavant, et sachant bien que l'unique porte d'entrée était fermée à clef, il demanda : « Qui êtes-vous « Monsieur; que me voulez-vous? » L'apparition lui répondit : « Je m'appelle « Wiszniecoski, et je viens vous conseiller de rendre, aussi vite que pos- « sible, cette fourrure que vous venez d'acheter pour 45 roubles, chez « Izloma Sierota, attendu qu'elle n'appartenait pas à M. Lassota, mais à un « juge d'instruction, à Gajsin, qui vient de mourir de la phtisie. Cette four- « rure est infectée de bacilles phtisiques ! »

Là-dessus, l'apparition disparut et M. Idanowicz se leva pour voir par où avait pu sortir ce M. Wiseniecoski, l'unique porte d'entrée de la chambre était fermée comme à l'ordinaire à doubles tours.

Ne comprenant rien de tout ce qu'il avait vu, et croyant à une hallucina-

tion, d'autant plus que son frère Jean, s'étant réveillé après la disparition de l'apparition, et n'ayant rien vu et entendu, s'était moqué de lui, M. Idanowicz se recoucha, et le lendemain se remit à son travail ordinaire, sans rien dire à personne de ce qu'il avait vu et entendu.

La nuit suivante, les deux frères se couchèrent comme à l'ordinaire, mais ne pouvant pas s'endormir, ils causèrent de leurs affaires, et principalement de la fiancée de M. Vincent Idanowicz et de sa famille. Tout à coup ils entendirent des pas s'approcher de leur chambre et la porte fermée à clef, s'ouvrir brusquement ; les deux frères, à leur grand étonnement, virent entrer un monsieur habillé de noir, qui leur dit : « Vous ne dormez pas, tous les deux ; or, cette fois-ci, M. Vincent, vous ne direz pas que mon « apparition d'hier était une hallucination ; je viens donc vous répéter : Allez « prier M. Kronhelm, qu'il vous permette de partir demain, à Gajsin, et « rendre la fourrure à Izloma Sierota qui vous trompe, en disant qu'elle « appartenait à M. Lassota ; je vous répète qu'elle appartenait à un juge « d'instruction, mort de phtisie, à Gajsin, elle est infectée de bacilles phti- « siques. J'étais fonctionnaire du gouvernement, à Lipowice (gouverne- « ment de Kieff), et y mourut en 1892 ; mais, comme ma mission est de « veiller sur vous, je vous préviens de ce qui vous attend, si vous ne suivez pas mon conseil ! »

En disant cela, l'apparition s'évanouit.

A 5 heures du matin, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit que les deux frères Idanowicz voulaient absolument me voir ayant à me communiquer une affaire urgente ; je me levai donc et vis les deux frères, pâles et effrayés, ils me communiquèrent l'histoire de l'apparition. Etant spirite convaincu, par l'étude des œuvres de notre cher maître Allan Kardec, quoique n'ayant jamais vu aucune manifestation de nos chers défunts, je décidai de partir avec MM. Vincent Idanowicz à Gajsin, pour me persuader de la véracité du récit de cet « Ange gardien », comme l'appelle, avec justice, M. Vincent Idanowicz.

Le juif Sierota nia raide, et soutenait que ce qu'il avançait sur l'achat de la fourrure chez M. Lassota, était la pure vérité. Je me rendis donc chez le juge d'instruction, à Gajsin, qui me confirma que son prédécesseur était mort de phtisie, mais qu'il ne savait rien à propos de ses effets probablement pris par les successeurs.

Au bout de notre entretien il me conseilla de prendre des renseignements chez le marchand d'effets usés, Boruch Fonkonogi ; ce dernier me conta qu'il avait acheté tous les effets du feu juge d'instruction, excepté une fourrure qui fut achetée par Izloma Sierota. Nous lui montrâmes la fourrure, il

la reconnut aussitôt, il nous dit qu'il était prêt à prêter serment pour affirmer sa déposition.

Tel est le fait, cher monsieur Leymarie; personne n'est forcé de me croire, mais j'affirme que c'est la pure et exacte vérité.

Agréez, Monsieur tous mes sentiments les plus distingués.

Joseph de Kronhelm.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ

J'ai dit, j'ai répété que les anciens connaissaient le spiritisme et le pratiquaient et cela est vrai. Il suffit de feuilleter les auteurs grecs et latins qui nous restent pour s'en convaincre.

Certains rites, certaines cérémonies avaient été institués pour se rendre propices les esprits bienveillants et écarter ceux qui pourraient nuire.

J ai lu, dans les *Fastes* d'Ovide, la description d'une cérémonie pratiquée par les personnes pieuses qui aiment à honorer les dieux. Elle m'a paru tellement originale et tellement curieuse que je n'ai pu résister au désir de la rapporter, elle fournira une preuve de plus combien la croyance aux Esprits était fortement enracinée chez les Romains comme chez les autres peuples de l'antiquité.

A une certaine époque de l'année, on célébrait à Rome les *Lemurales*, fête dont on fait remonter l'institution jusqu'à Romulus. Pendant tout le temps de leur durée, l'homme élevé dans la crainte des dieux et resté fidèle aux rites antiques, se lève à minuit, alors que tout est plongé dans le silence et qu'on n'entend pas même aboyer les chiens.

Avec les doigts réunis au pouce, il fait un geste qui écarte les ombres légères et les empêche de se dresser devant lui. Il lave trois fois ses mains dans l'eau d'une fontaine, puis il se retourne, prend en sa bouche des fèves noires, les lance derrière lui en disant :

Hœc ego mitto. His, inquit,redimo meque meos que fabis. Je lance ces fèves et je les rachète, moi et les miens.

Il répète trois fois ces paroles sans regarder derrière lui, et les ombres (les Esprits) ramassent les fèves et suivent les pas de l'homme pieux sans être aperçus de lui.

De nouveau celui-ci plonge ses mains dans l'eau, et faisant retentir la trompette de Ténésis, il conjure l'Esprit pour le forcer à quitter la maison et après avoir répété plusieurs fois ces paroles :

Manes exite paterni : Manes éternelles, sortez.

Respicit et purè sacra peracta putat : il regarde derrière lui et de cette manière, il accomplit tous les rites de la cérémonie.

Le 6e livre de l'Enéide, où l'on voit Enée se présentant à Cumes, devant l'antre habité par la sybille :

Horrendæ que procul secreta Sibyllæ Antram immane petit.

Le 6e livre est tout imprégné de spiritisme.

Les anciens, comme j'en ai fourni la preuve, croyaient fermement en l'immortalité de l'âme, mais leur croyance n'était pas fondée sur des raisonnements d'école, plus ou moins logiques, mais sur des faits ; ils savaient comment il fallait procéder pour entrer en relation avec le monde invisible, avec les Esprits.

Quand on voulait revoir un ami, un parent, une personne chère qui avait quitté son enveloppe terrestre, on s'adressait au Psychagogue, c'est-à-dire au prêtre qui avait pour fonction spéciale l'évocation des morts, et qui accomplissait les rites indispensables.

C'est ainsi, du moins, que l'on procédait en Egypte.

Les Grecs avaient une manière toute simple de communiquer avec les morts. On allait dormir près de la tombe des ancêtres, parce que l'on avait la conviction que l'âme des ancêtres venait en aide à ceux qui les consultaient.

Les croyances antiques n'ont pas complètement disparu, elles persistent encore, même en France, dans les campagnes où l'on a conservé beaucoup de coutumes et de cérémonies réputées diaboliques, par quelques âmes aussi timorées que pieuses, et qui viennent non seulement des Druides, mais des différents cultes établis dans les Gaules au temps des Romains.

Je dirai plus, il est certaines cérémonies considérées comme inoffensives, lors de l'établissement définitif du christianisme et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, sous l'invocation de tel ou tel saint, notamment en Bretagne.

Or, ces cérémonies acceptées et consacrées par l'Eglise, ont une origine purement païenne.

Dans la province de Galice, en Espagne, les paysans galiciens sont restés fidèles aux vieilles croyances et aux vieilles coutumes druidiques ; ils croient que les Esprits veillent sur leur maison, qu'ils errent tout autour et pénètrent dans son intérieur; qu'ils causent par la pensée avec les habitants, les inspirent, leur rappellent leurs devoirs et les consolent dans les dures épreuves de la vie.

Les âmes de ceux qui, dans le cours de leur existence, ont commis des fautes graves, errent autour de leur ancienne demeure pendant toute la

nuit, et mêlés au bruit de la tempête et au sifflement des vents déchaînés, on croit entendre leurs lamentations et leurs cris de désespoir.

M. Otero Acevedo, dans son excellent livre, *Los espiritus*, entre sur ce sujet dans des détails très intéressants.

Il est de ceux qui pensent que les croyances antiques sont encore vivaces dans le peuple, chez les nations modernes, et que le spiritisme est contemporain des peuples de tous les âges.

Je partage complètement l'opinion de l'éminent M. Otero Acevedo.

HORACE PELLETIER
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

UNE SOIRÉE CHEZ LE PROFESSEUR X...

Ai-je rêvé? Les phénomènes que j'ai vus dans la soirée de dimanche dernier étaient-ils bien réels?

Mon ancien professeur, M. X..., m'avait invité à des expériences d'hypnotisme qu'il devait faire ce soir-là. Comme je lui demandais, quelques jours auparavant, ce qu'il fallait penser des expériences de M. de Rochas sur la sensibilité extériorisée. « Venez chez moi, dimanche soir, vers neuf heures, m'avait-il répondu, j'essaierai de les reproduire en votre présence, vous en jugerez par vous-même. »

A neuf heures donc, j'étais introduit chez M. X... par un jeune garçon de 15 à 16 ans, robuste, bien râblé, aux traits réguliers, au teint brun, au regard vif et droit; et ma première surprise fut d'apprendre que ce jeune homme, originaire des Pyrénées, était justement le sujet sur lequel devaient se faire les expériences.

« Vous vous rappelez, peut-être, me dit M. X..., les notes parues dans les journaux sur les phénomènes extraordinaires découverts par M. de Rochas. J'étais bien prêt, je l'avoue, de partager l'opinion des gens qui ne voyaient dans cette prétendue « extériorisation de la sensibilité » que des effets de la suggestion, peut-être même de la simulation, deux causes d'erreur bien fréquentes et bien puissantes dans cet ordre d'expériences. Notez que les gens qui parlaient ainsi étaient presque tous des médecins dont l'avis fait autorité dans la matière : ils déclaraient n'avoir jamais rien observé de pareil. Cependant, au mois de juin dernier, comme je venais d'endormir pour la seconde ou troisième fois un sujet, non pas celui que vous avez vu, mais un jeune ouvrier parisien, à peu près du même âge, j'eus tout à coup

l'idée de tenter l'expérience. Je fis apporter un verre à moitié plein d'eau, et sans faire part à personne de mon intention je le mis entre les mains du sujet préalablement endormi. Je n'espérais guère réussir car, d'après ce que j'avais lu, le phénomène avait pour condition nécessaire un état particulier du sommeil, une sorte de sommeil à la quatrième ou cinquième puissance. Or, mon sujet venait d'être endormi en quelques secondes, par la fixation du regard. Pourtant au bout de deux ou trois minutes, je retirai le verre, m'éloignai de trois ou quatre mètres environ et trempai brusquement mes doigts dans l'eau. Instantanément le sujet qui se tenait debout les yeux clos, tressaillit comme frappé par une décharge électrique. Interrogé, il me répondit que je venais de le frapper sur la main et il indiqua celle des mains qu'il avait posée au-dessus du verre. Je tordis l'eau entre mes doigts; aussitôt il se mit à crier que je lui faisais mal, que je lui tordais la main et il imitait sur sa main le geste que je venais de faire dans l'eau. Mêmes phénomènes quand je me plaçais à trois ou quatre mètres derrière lui. Depuis j'ai renouvelé et varié ces expériences avec ce même sujet, avec un second ouvrier parisien comme lui, enfin avec le montagnard que vous venez de voir; toujours pendant le sommeil hypnotique. Elles ont donné des résultats qui concordent sur tous les points essentiels et que je publierai peut être un jour; mais ce soir je voudrais essayer quelque chose de nouveau.

Il n'y a pas, vous le savez peut-être, de différence absolue entre l'état de veille et l'état d'hypnose. On passe de l'un à l'autre par une série indéfinie de degrés, et tous, ou presque tous les phénomènes, attraction, contracture, suggestion, etc., qu'on produit pendant le sommeil peuvent être obtenus chez la plupart des sujets à l'état de veille. Dès lors il sera permis de supposer qu'on peut extérioriser la sensibilité d'un sujet tout éveillé. Nous allons essayer de vérifier l'hypothèse.

A ces mots, le professeur fit venir Jean dans la salle où nous nous trouvions et, quand il se fut assis, lui mit entre les mains un verre à demi plein d'eau. J'examinais le sujet avec curiosité; il était évidemment bien éveillé et répondait sans embarras à toutes mes questions; il paraissait surtout intrigué par ce verre d'eau qu'il échauffait entre ses doigts. Après quelques instants, le professeur lui pinça légèrement le poignet en lui demandant s'il sentait. Il répondit : Pas beaucoup. Le pincement réitéré une ou deux minutes plus tard, amena cette réponse : Je ne sens plus du tout. Alors commença pour nous la plus étonnante série de phénomènes qu'il soit possible d'observer.

M. X..., ayant fait le simulacre de pincer l'air à quelques centimètres au dessus du poignet, le sujet eut un soubresaut en disant qu'on lui faisait mal. Le verre fut retiré, et nous étudiâmes cette étrange sensibilité ainsi

projetée hors de la peau à une distance d'environ douze centimètres. Je constatai par moi-même que tous les pincements faits sur la peau laissaient le sujet insensible mais qu'il suffisait de presser ou de tordre l'air au dessus pour le faire tressaillir et même crier.

Déjà le sujet ne nous regardait plus avec la même confiance, il se mettait sur la défensive. Aussi quand le professeur prit le verre, il demanda avec appréhension si on allait encore lui faire mal, et il fallut lui promettre qu'on procéderait très doucement. Mais à peine M. X... eut-il effleuré la surface de l'eau que Jean tressaillit disant qu'il venait d'être frappé, et il indiquait l'épigastre. C'est encore à l'épigastre qu'il ressentit une piqûre faite dans l'eau et qu'il perçut les vibrations d'une montre posée au-dessus du verre. Des mouvements giratoires imprimés au liquide lui faisaient, disait-il, tourner le cœur; accélérés, ils provoquèrent une sorte de danse du ventre qu'il nous pria d'arrêter sur le champ. Tout à coup, M. X... ayant légèrement soufflé dans le verre je vis le jeune homme fermer les yeux et tomber inerte sur sa chaise comme frappé de la foudre; ce souffle l'avait endormi. Quelques passes faites devant le front suffirent pour le réveiller, et il ne parut même pas soupçonner ce qui venait de se passer.

« Je vais maintenant, dit M. X... essayer l'expérience inverse, c'est-à-dire influencer à mon tour le verre et le mettre entre les mains du sujet qui trempera ses doigts dans l'eau. — Quel résultat, pensai-je, peut-il attendre d'une telle expérience? Il ne s'imagine pas sans doute ressentir aussi les attouchements faits dans l'eau par le sujet? Ma curiosité augmente quand je vois l'opérateur jeter un voile sur la tête de Jean qui tient le verre où plongeaient deux doigts de sa main droite. Nous nous éloignons tous deux à une distance d'environ huit mètres et il me présente silencieusement son poignet droit en me faisant signe de le pincer. J'obéis; le sujet reste impassible. » Allons, dit M. X..., l'expérience a échoué j'espérais la réussir comme les autres à l'état de veille; le sommeil en est sans doute la condition nécessaire. Endormons le sujet ». Quelques passes et c'est fait. Nous procédons comme nous venions de le faire; mais cette fois dès que je pince l'opérateur, le sujet frissonne et se plaint; il indique le poignet droit comme siège de la sensation qui paraît très vive.

J'interpose un écran entre lui et nous; même sympathie instantanée. M. X... me fait signe de lui prendre la main et un troisième assistant qui vient d'entrer dans la pièce est invité par signe à me pincer le poignet. Comme si la sensation se transmettait par le corps de M. X..., le sujet l'éprouve en même temps que moi mais beaucoup plus fortement. Il semble se débattre contre une intolérable souffrance. M. X... doit le calmer. « Je vais dit-il, le réveiller. » Phénomène plus incompréhensible peut-être que

tous les autres, il le réveille en faisant des passes non autour de son front mais au-dessus du verre. A mesure que sa main passe et repasse, les paupières du sujet frémissent, les prunelles roulent, les yeux s'ouvrent. Voilà le sujet revenu à lui et, cela va sans dire, il n'a gardé aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

Si je n'avais vu moi-même ces phénomènes, j'accuserais certainement d'imposture celui qui m'en ferait le récit. Décidément si cette nouvelle science aboutit dans ses recherches, nos neveux verront d'étranges choses.

E. Boirac,

Docteur ès-lettres, professeur de philosophie du Lycée Condorcet.

(Extrait de l'*Avenir Artistique* nº de mars 1895).

TERRE DE FRANCE

Tiré des *Annales politiques et littéraires.*

Oui, partout elle est bonne et partout elle est belle,
Notre terre de France aux mille aspects divers !
Belle sur les sommets où trônent les hivers,
Et dans la lande fauve à l'araire rebelle,
Belle au bord des flots bleus, belle au fond des bois verts.

Belle et bonne aux coteaux où la vigne s'accroche,
Et dans la plaine grasse où moutonnent les blés ;
Bonne dans les pâtis où les bœufs rassemblés
Mugissent ; bonne encore aux fentes de la roche
Où les oliviers gris aux figuiers sont mêlés !

Au front des pics neigeux où l'aigle prend son aire
Et dont le soleil fait des tours de diamant,
Dans le glacier d'où sort le Gave en écumant,
Et d'où parfois, avec un fracas de tonnerre,
L'avalanche bondit sur nos champs de froment.

Belle et bonne toujours, à la fois forte et douce,
Notre terre se dresse en granit menaçant,
Tourne vers l'étranger son plus âpre versant,
Et nous déroule l'autre en gradins, sans secousse,
Comme un tapis moelleux qui d'un palais descend.

Et là-bas, tout au bout du morne promontoire
D'où s'élèvent le soir, les cris et les sanglots
Des mères et des sœurs pleurant nos matelots,
Notre terre est superbe en sa double victoire
De ses feux sur la nuit, de ses rocs sur les flots!

Elle est belle surtout au pays d'où nous sommes,
Provençaux ou Lorrains, Rouergats ou Bretons,
Au pays qu'en nos cœurs partout nous emportons,
Dont nous gardons l'accent, dont nous vantons les hommes,
Et que, tous, tour à tour, à Paris nous chantons!

Elle est douce au vallon où joua notre enfance
Et dont l'esprit toujours reprend l'étroit chemin,
Douce où l'on nous connaît, où l'on nous tend la main,
Douce où dorment nos morts, douce où l'on a d'avance
Marqué la place où l'on ira dormir demain!...

Mais plus belle et plus douce à notre âme meurtrie
Est la terre d'Alsace arrachée à nos flancs,
La terre où sont tombés nos cuirassiers sanglants,
Et d'où leur ombre encore éperdument nous crie :
« Frères, comme à venir vers nous vous êtes lents! »

La terre qu'il faudra reprendre par l'épée,
Quitte à donner nos fils les plus forts, les plus beaux,
— Mères, vous le savez! — en pâture aux corbeaux,
Mais qui, plus belle encor de notre sang trempée
Verra se soulever les morts dans leurs tombeaux.

Pour regarder venir, au sommet des collines,
Nos drapeaux bien-aimés qui claqueront au vent,
Pour ouïr nos clairons sonner en les suivant
Tandis que, sous le ciel, en notes cristallines,
Les clochers chanteront dans le soleil levant!

Terre de France, terre entre toutes féconde,
Dont on a pu blesser, mais non tarir le sein,
Souche d'où part vibrant le glorieux essaim
Que, depuis trois mille ans, Dieu mène par le monde
A l'accomplissement de quelque grand dessein;

Terre où le soc demain peut se changer en glaive,
Et le canon bondir en écrasant des fleurs ;
Mère d'un peuple fier que trempent les douleurs,
Qui trop souvent faiblit, mais toujours se relève,
Plus grand au lendemain de ses plus grands malheurs ;

Terre de laboureurs, d'apôtres, de poètes
Qui font beau ton passé, triste et doux ton présent ;
Terre d'où l'idéal reprend son vol puissant
Et monte dans le ciel avec les alouettes
Dès que l'aigle a cessé de réclamer du sang ;

Pardonne à l'un de ceux que tes beautés enchantent,
Qui t'aime dans tes monts, tes plaines et tes bois,
Tes douleurs d'aujourd'hui, tes gloires d'autrefois,
De te chanter, un peu comme nos pâtres chantent,
Avec beaucoup de cœur, sans art, à pleine voix!

FRANÇOIS FABIÉ



LES VOIX DU TOMBEAU

ERRATICITÉ

Poussés comme des flots sur la mer de l'espace,
Les morts désincarnés s'en vont, spectres souffrants;
Trop souvent imparfait, chaque être qui trépasse
Se mêle au tourbillon des fantomes errants.

Il s'engage, en tremblant, dans le courant des âmes
Comme un radeau pensif qui flotte au gré des vents.
Entraîné, soulevé, ballotté par les lames,
Promenant dans les airs ses rêves décevants.

Nul astre de salut ne luit dans sa tempête :
Il s'en va, sans boussole, il semble s'engloutir :
Mais l'ouragan hurleur qui gronde sur sa tête
Le fouette sans jamais pouvoir l'anéantir.

Il garde le regret de la chair délaissée,
Du jour où son esprit abandonna son corps.
Chancelant, titubant, ainsi qu'une blessée,
Son âme ne sait pas monter parmi les morts.

Trop faible pour gagner une plus haute sphère
Elle attend son destin en rodant ici-bas,
Hors de ses sens perdus ne sachant plus que faire,
Jusqu'au jour où l'esprit reviendra sur la terre
S'armer de nouveaux corps pour de nouveaux combats.

Paris, juin 1895.

JULIEN LARROCHE.

L'ASSOCIATION MUTUELLE DE VISCKER

Voir la *Revue* de juin 1895.

1789. — En proclamant les droits de l'homme, nos pères invoquèrent les mêmes principes que nous et ils leur attribuèrent des conséquences semblables.

Longtemps avant cette époque, un travail considérable s'était accompli dans les esprits. Les penseurs et les philosophes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, avaient largement préparé le terrain, et répandu leurs idées d'émancipation universelle, basées sur l'application de plus en plus large, de plus en plus éclairée, du droit à tous, et la suppression des privilèges.

A leur voix, les opprimés avaient repris courage et osaient regarder en face leurs oppresseurs. Ils avaient apprécié l'injustice de l'oppresion dont ils étaient victimes et compris la possibilité de la délivrance. Moralement, ils étaient déjà émancipés en 1789. Aussi, cette déclaration à jamais mémorable, fut-elle saluée comme marquant la fin d'une longue et dure captivité, et accueillie partout comme un résultat prévu, impatiemment attendu.

Le rôle du droit. — En s'appuyant sur le droit et en le considérant comme le régulateur suprême de toutes les forces et de tous les rapports humains, les hommes de la Révolution le mirent à la place qui lui appartient naturellement, et c'est à cette conception si haute et si vraie du droit, qu'est dû le triomphe et aussi l'expansion irrésistible, toujours plus active du plus grand mouvement politique, économique et social que l'histoire ait eu à enregistrer.

Pour eux, au point de vue des rapports humains, le droit, est la première et la plus grande de toutes les forces. C'est de lui qu'elles relèvent toutes, et c'est à lui que toutes doivent être soumises. Elles ne sont que pour le seconder, le défendre, le fortifier parmi les hommes, et le maintenir invulnérable et tout-puissant, afin que *l'ordre*, demeurant toujours assuré, la paix et la concorde règnent dans l'humanité !

La loi.— Cette préoccupation ne les abandonnejamais.Aussi les formules alors en usage : « Respect à la loi, force à la loi », furent-elles considérées comme sacrées, et chacun accepta-t-il comme un devoir étroit, l'obligation de toujours prêter main forte à la loi et d'assurer ainsi le respect constant dû au droit. dont elle est l'expression actuelle.

Les privilèges étant abolis, la loi devenait égale pour tous ; dès lors, il n'y avait plus devant la loi que des égaux.

Or, cette égalité de droits, imposant des devoirs corrélatifs, l'action commune, dans un même sens, devait amener la fraternité.

Universalité des droits de l'homme. — Mais cette donnée ne pouvait accepter aucune exception ni être restreinte à un groupe, à une nation, à un peuple sans méconnaître ses origines et ses destinées, et demeurer stérile. Son universalité s'imposait.

Elle ne pouvait être féconde qu'à ce prix.

Nos glorieux ancêtres ne s'y trompèrent pas. La hauteur de leurs vues, la générosité et la grandeur de leurs aspirations leur indiquèrent clairement la voie à suivre. Ils s'y engagèrent résolument, le cœur haut, sans hésitation, ni faiblesse, libres de tout particularisme, et soutenus seulement par leur ardent amour de la justice et de l'humanité.

C'est ainsi qu'ils provoquèrent une évolution sociale dont le mouvement irrésistible ne s'arrêtera plus, et contre lequel viendront se briser misérablement toutes les entreprises de la force brutale.

Les privilèges — Ce mouvement s'est continué jusqu'à nos jours avec des alternatives diverses. Mais la déclaration de caducité des privilèges, n'a pas suffi pour les faire disparaître ; en les abolissant, on ne les détruisit pas. Habitués au pouvoir, rompus à toutes les ruses d'une diplomatie savante, et sans scrupule, possédant encore la richesse, la masse étant encore divisée, ignorante et peu expérimentée, les privilégiés se sont défendus avec autant d'habileté que d'énergie. Ils n'ont reculé que pied à pied et ils n'ont cédé que les avantages qu'ils ne pouvaient plus défendre.

Se voyant impuissants à arrêter l'expansion démocratique ils ont cherché à la dévoyer, afin de la rendre stérile et même odieuse à ses partisans eux-mêmes ; mais, vains efforts ! aucune force humaine ne peut arrêter ni faire dévier ce mouvement dans sa marche majestueuse et sûre.

1848. — En venant détruire leurs illusions, la Révolution de 1848 vint leur démontrer l'inanité de leurs efforts et aussi, que les idées de 1789, avaient jeté de profondes racines dans le monde.

La devise — La magique formule de cette époque, « liberté », « égalité », « fraternité », secoua de nouveau le monde et nous donna comme sanction première de cette belle devise, *le suffrage universel direct.* Ce fut pour le droit et pour la démocratie, une nouvelle victoire.

Nous acceptons de grand cœur cette formule, nous en faisons une application constante, et nous en apprécions ainsi les termes.

Pour nous, la liberté d'action de chacun dans le juste est entière. Elle n'a d'autre limite que la liberté d'autrui. On ne peut, sans injustice, songer à soumettre l'égalité au supplice de Procuste.

Dans ces conditions, la pratique de l'égalité dans l'exercice de la liberté, doit rapprocher les hommes, les solidariser entre-eux et déterminer l'avènement de la fraternité.

Ces trois termes procèdent les uns des autres. Ils sont inséparables et constituent une trilogie complète, homogène et indissolubile, dont les facteurs ne sauraient être disjoints sans que l'ensemble soit anéanti.

Or, s'il était possible, cet anéantissement nous ramènerait violemment et arrière et nous retomberions brusquement bien au-dessous de l'état sauvage.

En se liant étroitement à ces principes, et en les faisant passer dans l'application usuelle, le mode d'association proposé ne fait que continuer l'œuvre entreprise, en la rendant de plus en plus pratique, et en en généralisant l'application à mesure que la lumière se fait dans les esprits et que le besoin s'en fait sentir.

Il condamne tout appel à la violence. Il flétrit l'arbitraire, l'injustice, le vol, la fraude. Il organise l'ère de la réciprocité par la persuasiou, par la démonstration pratique des avantages matériels et moraux que chacun est appelé à en retirer.

Il assure tous les sociétaires contre toutes les éventualités fâcheuses de l'avenir, par rapport aux besoins matériels, et il les garantit de l'abandon, de l'isolement et de la misère.

Sa flexibilité est extrême et il se prête aisément à toutes les combinaisons possibles de l'association, mais il réprouve et repousse le privilège, quelle qu'en soit la nature, la forme et le nom, comme un élément nuisible et dissolvant, comme attentoire au droit de tous, et comme incompatible avec l'ordre et l'harmonie des rapports sociaux.

Ce mode d'association, ne peut prospérer et donner des fruits abondant que dans un milieu démocratique.

Il est, par conséquent, le contre-partie du socialisme d'Etat, son antithèse et sa négation.

Nous allons essayer de le démontrer.

Origines de la souveraineté. — Toute la difficulté réside dans la question de savoir quelles sont les origines de la souveraineté humaine, de déduire ensuite, les conséquences naturelles de son exercice, et d'en dégager les règles premières, invariables et constantes, comme l'est le principe dont elles sont issues.

Nous trouvons la première notion de la souveraineté dans la situation particulière faite par la nature à l'homme comme genre.

En effet, être conscient, capable de comparer, d'apprécier et de juger, de perfectionner ses moyens d'action, de raisonner ses actes et d'en prévoir les conséquences, l'homme est placé bien haut au-dessus des êtres qui l'entourent. Il les domine et les utilise pour sa conservation et son progrès, en raison même des moyens qu'il puise dans les facultés toutes spéciales que

la nature a mises en lui. C'est ainsi que s'affirme sa puissance relative et c'est par son libre exercice que se constitue sa souveraineté.

Ses conséquences. — Mais si la souveraineté est pour l'homme un droit incontestable, ce droit ne lui est pas donné à titre gratuit. Aussitôt qu'il l'exerce, il se trouve en présence d'un devoir corrélatif qui lui fait équilibre et qu'il ne saurait méconnaître, sans outrepasser son droit, sans avoir à répondre de cette transgression et sans s'exposer à en subir les conséquences, toujours fâcheuses pour lui.

Les responsabilités. — Ce sont ces conséquences mêmes, agissant sur lui d'une façon plus ou moins pénible pour lui, qui éveillent sa conscience, sollicitent ses réflexions, dégagent le sentiment de sa responsabilité, et le ramènent à l'exercice judicieux de la souveraineté, en lui faisant comprendre que s'il a le droit d'usage, l'abus lui est interdit et est toujours puni.

Récompense et châtiment. — C'est ainsi que se produit la sanction de la loi de justice et c'est dans cette sanction seulement, que réside la récompense ou le châtiment, gradués naturellement selon la nature et l'importance des actes réalisés.

Cette solution ne saurait nous surprendre, si nous voulons remarquer le grand nombre des rapports qui lient l'homme aux êtres inférieurs, les similitudes nombreuses qui les rapprochent sans cesse et les égards que ces conditions lui imposent. Elle nous démontre encore que rien n'est isolé dans la nature et que la loi de solidarité s'impose partout dans un but de progrès commun, en vertu de l'action commune, dont l'homme est appelé à devenir l'initiateur autorisé, le promoteur intelligent et éclairé, l'arbitre et le souverain.

Le droit indiscutable de l'homme à la souveraineté, par rapport aux êtres inférieurs soumis à son action par la nature même de leur état et de leurs fonctions, étant démontré, il nous reste à rechercher si, en dehors de ce champ d'action soumis à son influence, il en existe d'autres, vis-à-vis desquels il pourrait avoir les mêmes droits.

Nous n'en voyons aucun.

Les bornes de la souveraineté de l'homme.— L'homme ne peut, en effet, s'arrêter sans folie à l'idée de dominer ce qui lui est supérieur, d'agir sur ce que son action ne peut atteindre. Sur ce terrain, son autorité disparaît et de souverain qu'il était naguère, il devient sujet. Telle est par exemple, sa situation vis-à-vis de la loi de solidarité universelle, qui le dominant sans cesse, le soumet toujours et l'oblige même à progresser malgré lui.

Mais l'homme ne peut-il être son propre souverain ? Qu'il conserve ce titre comme l'expression de son droit par rapport à ses inférieurs, rien de plus naturel, car ce titre affirme un fait réel, démontrant sa raison d'être

naturelle. Il est donc justifié. Mais, si ce droit de souveraineté est justifié par l'infériorité même des êtres, sur lesquels elle agit, et aussi par la supériorité naturelle de l'homme, ce droit n'a plus de raison d'être par rapport à lui-même, puisqu'il devient sans objet ; l'homme n'ayant par rapport à lui-même ni supériorité ni infériorité.

Or, la souveraineté de l'homme disparaissant vis-à-vis de lui-même, elle disparaît en même temps pour toutes les individualités composant cette unité collective.

Sur ce terrain, cette prérogative n'a plus de raison d'être et ce mot n'a plus de sens.

Nous abordons ici un ordre d'idées fort délicat et très controversé. Nous sommes exposés à heurter des préjugés plusieurs fois séculaires, rendus acceptables par l'habitude et le manque de réflexion, et tenus par un grand nombre d'hommes pour des vérités incontestables, devant lesquelles tous doivent s'incliner *sans examen*. C'est pourquoi nous croyons devoir déclarer que le but unique de nos investigations, est la recherche de la vérité vraie, de bonne foi et sans parti-pris, sans colère et sans haine, avec le seul désir d'amener une conciliation, rendue de plus en plus indispensable, dans des moments aussi troublés.

La première faute. — Si nous avons suffisamment démontré que le droit de souveraineté de l'homme, naturel lorsqu'il s'adresse à des êtres inférieurs, n'est plus justifié lorsqu'il prétend s'imposer à ses semblables, nous aurons démontré en même temps, que cette domination exercée par un homme sur ses semblables, sur ses égaux en humanité, ne repose sur aucun droit réel, qu'il heurte les prescriptions les plus claires de la loi naturelle et qu'il en constitue une violation flagrante.

Et cependant, nous voyons cette anomalie se produire parmi nous, et se perpétuer encore cette aberration injustifiable. Nous assistons aux tentatives chaque jour renouvelées, par des hommes dévoyés, assez peu soucieux de leur devoir, pour prétendre au droit de souveraineté sur les autres hommes.

Chose plus étrange encore, nous voyons ces hommes, égarés par la convoitise, aveuglés par l'orgueil et la soif de domination, se servir de leurs victimes abusées, pour imposer leur domination par la force brutale, à ceux qui, — comprenant qu'ils ne peuvent, sans méconnaître le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes, sans manquer aux devoirs que ce respect leur impose, sans flétrir eux-mêmes leur propre dignité, sans tendre à déchoir et à rétrograder vers l'animalité, — se refusent à accepter cette sujétion dégradante.

N'est-ce pas de cette première méconnaissance du droit naturel que sont sorties toutes les injustices ? Cette prétention arbitraire à la domination sur

nos semblables, n'a-t-elle pas envahi de proche en proche l'humanité tout entière? Cette prétention n'est-elle pas une violation flagrante de la loi de solidarité universelle, dans ses indications les plus importantes pour nous, dans une de ses prescriptions les plus claires et les plus précises? N'est-ce pas de cette première faute que sont issus tous les abus et toutes les misères, toutes les violences et tous les crimes, tous nos maux et tous nos vices?

Et comment pouvons-nous attendre la fin de nos maux, si nous persévérons dans la transgression qui les a causés? Ces maux sont bien notre œuvre et nous n'en pouvons raisonnablement accuser que nous-mêmes; aussi dépend-il de nous de les supprimer en revenant à une conception saine et à une appréciation vraie du respect que nous devons au droit d'autrui, et des devoirs que nous impose la conservation de notre propre dignité!

On ne peut donc s'arrêter sérieusement à l'idée de confier à la discrétion d'un pouvoir personnel quelconque, sans s'exposer aux plus grands dangers, un pouvoir aussi considérable et aussi facilement maniable que le serait le socialisme d'Etat.

On courrait le risque de fortifier encore d'une façon de plus en plus dangereuse pour l'indépendance de tous, la puissance toujours trop grande du pouvoir personnel, et de ne plus pouvoir s'en débarrasser ensuite sans avoir à s'imposer des sacrifices énormes.

Appliqué par un gouvernement personnel, le socialisme d'Etat ne peut avoir pour lui d'autre valeur réelle que l'accroissement toujours plus grand de sa puissance. Il l'emploiera toujours comme un moyen efficace d'arriver à ce résultat.

Qui oserait affirmer, en effet, que le pouvoir personnel l'emploierait malgré qu'il dût diminuer la puissance? Personne assurément, car le contraire est évident.

Aussi le socialisme d'Etat n'a-t-il de généreux que l'apparence, juste ce qu'il en faut pour surprendre une crédulité trop confiante ; mais en réalité, il ne tend à rien moins qu'à *l'asservissement* des individus par *l'asservissement* préalable des *intérêts* et cela, au profit d'une caste.

Les formules. — Ses formules habituelles le dévisagent d'ailleurs surabondamment, et il suffira d'en citer deux pour mettre en évidence sa moralité réelle.

Quant aux personnes, *c'est le chacun pour soi et l'Etat pour tous*. Quant aux choses, *c'est tout pour quelques-uns*.

Le socialisme d'Etat serait tout aussi dangereux dans une oligarchie. Sa raison d'être serait la même et il tendrait à des résultats en tout semblables. Au lieu d'être exploité au profit d'un seul et de son entourage, il le serait

au profit d'une unité collective, classe, caste et coterie ; mais pour l'ensemble, les résultats en seraient tout aussi désastreux.

Il ne serait pas moins dangereux dans une démocratie, car il ne tarderait guère à verser dans la même ornière.

Une série de conséquences probables dans un Etat démocratique. — Si, par exemple, le socialisme d'Etat prenait pied dans notre démocratie, nous ne tarderions pas à voir empirer encore une maladie sociale fort grave et qui menace d'envahir le corps social tout entier. Déjà, cette affection est pour beaucoup dans notre malaise actuel, et son développement ne pourrait que nous nuire encore davantage. ¡C'est cette prétention de plus en plus âpre, de plus en plus indiscrète, de manger au râtelier de l'Etat. C'est le fonctionnarisme exagéré, c'est l'empléomanie.

Au point de vue matériel, cette observation est désastreuse, mais elle l'est encore bien davantage au point de vue moral, car elle atteint profondément l'initiative individuelle, cette valeur maîtresse de l'homme libre, et le prédispose à la servitude.

Dès que l'Etat se trouverait chargé directement, à l'instar d'une Providence, de la gestion des intérêts économiques, qui heureusement lui échappent encore, nous verrions surgir une armée nouvelle d'employés pénétrant partout, voyant tout, réglementant tout, compliquant toutes choses et venant grossir encore celle déjà si nombreuse et si lourde que nous avons tant de peine à entretenir. Ce serait la fin de l'initiative privée, et bientôt après, ce serait la fin de la liberté individuelle. L'homme deviendrait une unité cataloguée et il ne serait bientôt plus qu'un numéro d'ordre descendant à grands pas vers la passivité de plus en plus inconsciente.

Mais, il n'en serait pas de même, si, laissant à l'initiative privée, la part de plus en plus large dans l'étude et l'application des questions économiques, l'Etat se bornait à une intervention toujours bienveillante, toujours désintéressée, et excluant toute tendance de maîtrise ou de domination.

Il pourrait aider à l'étude de ces questions et même en faciliter l'application, mais la liberté de l'initiative privée devrait toujours demeurer entière dans les limites de son droit, l'immixtion de l'Etat ne pouvant être justifiée que lorsque le droit des tiers est méconnu ou violé, et qu'il est appelé à intervenir comme gardien naturel de la loi et du droit de tous.

Nous sommes donc fondés à repousser le socialisme d'Etat dans toutes ses formes, comme dangereux pour les libertés publiques et l'indépendance des intérêts privés.

Pour nous c'est à l'initiative de chacun de nous, solidarisée avec l'ensemble de toutes les initiatives, qu'il appartient de résoudre tous les problèmes économiques et sociaux, à mesure qu'ils se posent. Nous ne nous

arrêterons jamais à une solution particulariste, favorisant spécialement les intérêts de quelques-uns et négligeant ceux des autres.

Nous sommes amenés à en agir ainsi parce que non seulement nous ne nous croyons pas le droit de les négliger, mais encore, nous nous considérons comme tenus, en vertu d'un devoir précis, à les sauvegarder tous avec une égale sollicitude.

Nous appliquons en tout et pour tout ce que nous croyons être en harmonie avec la loi de solidarité universelle et nous y conformerons notre conduite.

Nos formules — Comme conséquences de ces principes, nous acceptons et pratiquons la formule indiquant le mieux les devoirs de la solidarité:

Chacun pour tous et tous pour chacun, et passant des personnes aux choses, nous disons : *Tout par tous et pour tous.* (*A suivre*).

CARRET,
Propriétaire à Wiscker, par Ossun, Hautes-Pyrénées.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite*). Voir la *Revue* de Mai 1895.

Ici encore, une autre explication à laquelle nous reviendrons plus tard est possible, mais peu probable.

L'expérience racontée, paragraphe 7, est très intéressante, mais difficile à expliquer, parce qu'il y a trop peu de détails.

Durant un espace de temps très court, d'ailleurs, après la mort corporelle, les principes qui ont été incorporés restent dans la sphère d'attraction de la terre, et il est *possible* que dans un cas *spécial* et avec des conditions favorables, l'esprit puisse apparaître.

Ordinairement, ces apparitions n'ont lieu que quelques instants avant ou après la mort. Nous parlons ici de la mort véritable ; la dernière chose qui meurt est le cerveau — qui souvent est encore vivant et plein d'images des heures et même des jours après que la vie a été déclarée éteinte.

Lorsqu'*une personne meurt de mort naturelle*, la période qui sépare la mort de l'entrée à l'état de gestation, varie de quelques heures à quelques années ; mais il est tout à fait anormal, que l'esprit apparaisse alors, excepté *très peu de temps* après la mort.

Laissant de côté les adeptes et ceux qu'ils dirigent, l'Ego, quelques instants après la mort, devient inconscient et ne se réveille que lorsque la lutte

entre les deux duades est terminée; l'écorce seule reste dans la sphère d'attraction de la terre (la Région du Désir), dans le cas fort rare de personnes destinées à l'anihilation, composée de deux principes et demi; ou bien dans le cas où les principes les plus élevés ont vaincu, ils ont passé outre, emportant avec eux les meilleurs parties du 5e principe, de sorte que l'écorce alors se compose d'un principe et demi, et se dissout promptement.

Il est donc très peu probable que la première apparition puisse être admise comme véritable, faite consciemment par l'esprit de la personne décédée. La chose est possible, car il arrive quelquefois que la vraie mort, c'est-à-dire la mort du cerveau, n'a lieu que très longtemps après la mort apparente; quoique la première apparition n'ait eu lieu qu'après un laps de quelques jours, il est possible qu'elle soit arrivée au moment de la vraie mort.

Malgré les faits cités, ceci est peu probable, et nous pensons que ce n'était en définitive qu'une apparence inconsciente. L'esprit plongé dans la trance *post mortem*, est toujours une entité objective et les courants magnétiques qui s'emparent de lui, le traitent comme fait le fleuve des feuilles mortes qu'il emporte. C'est alors qu'un voyant peut le voir, ou bien sa réflexion dans la lumière astrale peut être aperçue par un clairvoyant.

L'esprit même n'a aucune conscience d'avoir été vu. Il arrive même que la position et l'aspect que présente l'esprit indique clairement que l'esprit n'est pas conscient; néanmoins il n'en est pas toujours ainsi, car, l'activité mentale de l'esprit peut revivre dans une suite de rêves qui lui rendent une conscience objective; alors il est possible que l'esprit paraisse animé, ou transfiguré, mais tout cela dépend de la vivacité des rêves, de la pureté et du degré de spiritualité de la personne morte.

Il n'est pas nécessaire, ni même possible qu'une véritable communication ait été faite par l'esprit endormi à la voyante. Il suffit qu'elle soit entrée en rapport avec l'esprit, ou son image astrale, pour qu'elle soit forcée de penser comme il l'aurait fait de son vivant.

La deuxième apparition pourrait, peut-être, s'expliquer de la même manière, mais avant tout il s'agit de savoir, si alors la voyante était magnétisée? Dans ce cas, il n'y a probablement pas eu d'apparition. Le magnétiseur, tendrement attaché à la personne morte, en la magnétisant, a placé la voyante inconsciemment en rapport avec son esprit, avec lequel la voyante s'est plus ou moins bien identifiée; de là, est résulté qu'il a cru la voir et en recevoir des instructions qui provenaient de cette identification.

Les transfigurations peuvent s'expliquer de trois manières :

1° L'action mesmérique a mis les deux esprits en rapport; une fois l'identité établie, la nature communiquée à la sensitive étant plus spirituelle et

plus puissante que la sienne propre, a imposé à son corps, capable de subir une telle influence, un changement semblable au changement spirituel déjà effectué.

2° La transfiguration peut provenir de l'intensité avec laquelle cette figure était gravée dans la mémoire de M. Terry. L'activité générale, augmentant beaucoup pendant de pareilles séances, cette image a pour ainsi dire été solidifiée dans la lumière astrale qui l'entourait. Ainsi, et sans s'en rendre compte, M. Terry a pu changer l'image subjective en une image objective, qui guidée par le fluide magnétique s'est fixée sur la figure du médium.

Les images qui sont conservées dans l'Akasa, dans l'immensité de l'espace ne sont après tout que des images de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. La réalité invisible se manifesta, en se matérialisant pour ainsi dire sur la sensitive, et le phénomène eut lieu.

3° La pensée, la mémoire et la volonté, comme toutes les forces de la nature, agissent de deux manières c'est-à-dire en puissance, ou chimiquement. Une pensée puissante et clairvoyante, discerne et choisit son sujet dans la lumière astrale; la volonté devient le moteur qui le met en mouvement, le dirige et le guide où il veut, et c'est ainsi que l'adepte produit des phénomènes, soit physiques, soit spirituels. De pareils phénomènes peuvent aussi se produire sans qu'une volonté intelligente intervienne.

L'état passif du médium le laisse en proie aux caprices des élémentaires, et même de ceux des élémentals qui se jouent sans cesse dans la lumière astrale; le phénomène peut avoir lieu simplement, parce que les conditions sont favorables (1).

L'image sidérale d'une personne à laquelle nous pensons, reste immobile dans l'éther, jusqu'à ce que ses atones, soient mus par la puissante attraction magnétique qui émane du tissu moléculaire du médium ; elle est saturée de la pensée du magnétiseur, pleine de cette image, et de là, la *Transfiguration*.

Ces transfigurations n'ont pas lieu souvent, mais nous en avons eu plusieurs, et quelques exemples très remarquables sont cités dans l'ouvrage du colonel Olcott, *People from the other World*.

Telle est probablement l'explication du cas dont il s'agit, car il ne nous

(1) N. D.L. R. : Est-il possible, se diront les spirites habitués à la simplicité rationnelle des rapports entre les morts et les vivants et les morts, qu'un théosophiste ergote à ce point, pour prouver que M. Terry a du se tromper, ou pu être trompé ? Notre ami et frère de Melbourne, n'a point pris tant de détours pour expliquer ce qu'il considère comme la vérité.

En conséquence, suivons attentivement l'exposition de ces *fragments occultes*, car ils offrent un intérêt de premier ordre aux observateurs sérieux.

est pas possible d'en donner une autre plus positive, tant que nous ne savons pas tous les détails avec la plus grande exactitude.

M. Terry, dans le premier paragraphe de sa lettre, nous dit que même si nous expliquons un ou deux cas, il a encore un grand nombre de faits inattaquables. Nous pouvons lui promettre que s'il peut nous donner les détails nécessaires, nous les lui expliquerons par la doctrine occulte, nous engageant, en cas d'impossibilité, à abandonner la lutte.

Nous sommes forcés, néanmoins, de poser deux conditions ; savoir : nous ne voulons accepter que des cas qui ont eu lieu à sa connaissance personnelle et non pas ce qu'il aura trouvé dans des livres ou des journaux.

Il est philosophe et observateur loyal et consciencieux, aussi ajoutons-nous toute confiance à ce qu'il nous a dit ; dès lors la réponse nous est facile. Mais quant à des cas racontés un peu partout, beaucoup sont de pures inventions et les autres ont été mal observés et tellement défigurés, qu'il n'y a plus moyen d'en rendre compte.

Ensuite M. Terry ne doit pas s'étonner, si au cours de nos explications, nous faisons allusion à différents faits nouveaux. Le sujet est très vaste. Il existe des rouages dans des rouages, des lois dans les lois, et puis encore, des exceptions à celles-ci. De propos délibéré nous n'avons donné qu'un aperçu général des principaux caractères de la vérité. Pour que les détails soient aussi exacts, chacune de ces lois exige des définitions nouvelles. Si nous voulions mentionner tout ce que nous savons de ces phénomènes spirituels, il faudrait plusieurs numéros du *Théosophist* ; si notre explication devait contenir le système des élémentals (hommes futurs d'un cycle prochain), d'autres pouvoirs et des forces inconnues, dont nous ne pouvons pas même faire mention, plusieurs volumes y suffiront à peine.

Pour la première partie du huitième paragraphe nous sommes du même avis, mais il n'en est plus ainsi quand il dit : « si cette preuve ne peut être « obtenue qu'en renonçant au monde, et en brisant tous les liens, toutes « les affections et toutes les responsabilités humaines, à quoi sert-elle à « l'humanité ? Sur un million d'êtres peut-être un seul voudra acquérir « cette preuve, et combien y en aura-t-il qui le croiront ? ».

Ici les prémisses et les conclusions laissent également à désirer ; l'évidence de ce qui a lieu tous les jours contredit absolument cette opinion. Cela est probable, il y a tout au plus un astronome sur un million d'hommes cependant tous acceptent *les faits* relatifs à l'astronomie, comme véritables, et se contentent de savoir que ceux qui ont voulu faire les études nécessaires ont obtenu la preuve de la certitude de ces faits.

Toute personne qui a reçu de l'éducation sait ce que c'est que l'astronomie. L'occultisme, au contraire, est une science qui jusqu'ici a été ensevelie

dans le plus profond mystère. Si l'humanité adoptait cet ordre d'idées, et qu'on sache que ceux qui ont obtenu les preuves les regardent comme suffisantes, la grande majorité des hommes accepterait ces faits, quand même un seul par million voudrait les vérifier.

M. Terry se trompe sur les conditions nécessaires ; la renonciation au monde n'est nécessaire que dans le sens indiqué par l'apôtre, quand il exhorte les chrétiens à être dans le monde, et non pas du monde ; il n'est pas nécessaire de renoncer aux liens et aux affections humaines, car il n'est *jamais permis* de rejeter les responsabilités humaines. Elles peuvent changer de caractère, acquérir plus d'extension, car les affections doivent devenir plus comospolites ; l'abnégation de soi-même (non pas l'égoïsme), le dévouement pour le prochain, seuls concourent à former l'Adepte.

En réponse au neuvième paragraphe, nous le déclarons, non seulement notre atmosphère, mais tout l'univers est plein d'une substance intangible à nos sens physiques et spirituels, aussi d'une matière intangible à nos sens physiques, mais nos sens spirituels ne peuvent percevoir qu'autant qu'ils sont plus ou moins développés.

M. Terry se trompe dans ce qu'il dit, dans son dixième paragraphe sur l'infaillibilité de la science occulte. Il connaît la différence qui existe entre l'empirisme et la science, et la science est le partage des initiés. Depuis des milliers d'années, des centaines d'initiés ont exploré le monde invisible. Les résultats qu'ils ont obtenus ont été conservés et l'on a éliminé par de nouvelles vérifications toutes les différences qui existaient. Les faits certifiés ont été généralisés, on en a déduit les lois qui les régissent, et l'expérience a prouvé que ces déductions étaient exactes. Tout ceci prouve donc, clairement, que l'occultisme est une science exacte, tandis que, les communications d'un voyant non initié, agissent toutes seules, ne sont que de l'empirisme.

Quand, dans notre premier article nous avons dit : *nous savons* (expression que notre frère a peut être raison de relever), nous en avons usé, dans le sens que nous lui donnerions, si, parlant à des gens qui ne savent pas les mathématiques, nous disions ceci : nous savons que la courbe que la lune décrit dans l'espace, est un épicycloïde représenté par telle équation.

Il ne s'ensuit pas que nous prétendions avoir résolu nous mêmes ce problème quelque peut abstrait, mais, nous savons comment il a été résolu : tous les mathématiciens qui l'ont fait, ont obtenu le même résultat. Il est certain que ceux qui ne savent pas les mathématiques, n'ont aucune raison plausible pour dire qu'ils *savent* que la forme de la lune est tout autre. Ce n'est pas sur nos expériences personnelles que nous basons notre dire, car,

dans ce cas, nous ne nous serions jamais permis de contredire préremptoirement M. Terry.

Les expériences d'un grand nombre de savants en psychologie, dont le but principal a toujours été la conquête de la vérité et les moyens, de faire progresser l'humanité, telle est la base sur laquelle nous nous appuyons.

(*A suivre.*)

SUPERSTITION CHEZ LES PRIMITIFS

ET DANS LE MONDE CIVILISÉ

Tiré du Journal la *Géographie*.

M. Armand Leyritz, préparateur de sciences physiques et naturelles à l'école municipale J.-B. Say, à Paris, a réuni les éléments d'une étude fort originale sur les diverses manifestations de la superstition, aux divers âges de l'humanité.

Il a été chercher les amulettes et les sortilèges jusque dans leur origine la plus reculée.

De temps immémorial, dit-il, la croyance aux amulettes a existé.

Autrefois les figurines des tombeaux égyptiens, les βασκανία des Grecs, les phylactères, des Hébreux, etc., étaient des amulettes dont les propriétés aussi multiples que merveilleuses écartaient dangers, maladies, sortilèges, souffrances morales et physiques et jusqu'à la mort même. Partant de ce principe *similia similibus curantur* les Grecs et les Romains, voulant se préserver des accidents du voyage ne partaient pas sans feuille de laurier dans leur bouche ; les femmes juives portaient des bijoux en forme de serpent, pour chasser les animaux venimeux. Tous les produits de la nature étaient mis à contribution et les plus bizarres d'entre eux devaient réussir souvent tant il est vrai qu'il n'y a, comme on dit, que la foi qui sauve.

Les métaux, l'or surtout, avaient des propriétés miraculeuses ; les pierres devenaient presque toutes précieuses quand on voyait l'agate guérir la piqûre de scorpion, l'améthyste chasser les sauterelles et le jaspe recommandé aux orateurs pour faciliter l'élocution. Les amulettes tirées du règne végétal et du règne animal étaient déjà nombreuses, mais c'est surtout au moyen âge que les superstitions envahirent toutes les nations de l'Occident avec les astrologues.

Plus tard le savant physicien et chimiste anglais Robert Bayle (1626-1691) n'hésitait pas à porter sur lui de la poudre de crâne humain pour arrêter les saignements de nez fréquents dont il était affligé ; les guerriers qui

avaient le bonheur de posséder une dent d'hyène atteignaient le but à coup sûr ; à cette époque le corail détournait la foudre, et cependant Franklin n'a pas utilisé cette propriété dans son invention du paratonnerre.

Au siècle dernier les médecins prescrivaient des amulettes, et ce genre de médication, en général peu coûteux et n'exigeant pas l'intervention du pharmacien, a persisté de nos jours dans nombre de campagnes où la mortalité, peut-être n'a pas augmenté dans des proportions sensibles.

La liste serait longue des amulettes tirées du règne végétal ; bornons-nous à en citer quelques-unes.

La racine de benoîte cueillie avant le lever du soleil (précaution indispensable) et portée dans un nouet de linge, guérissait l'ophtalmie et réprimait les larmes et humeurs âcres des yeux.

Les graines de la buglosse ayant vaguement la forme de la tête de la vipère, étaient souveraines contre la morsure de cet animal.

La racine de l'aubépine avait la propriété de tirer hors de la chair toute épine ou corps étranger qui y était implanté.

Un peu de glaïeul pendu au cou guérissait de la dyssenterie ; le cynoglosse employé de la même façon, les fièvres intermittentes, et le méchoacan, espèce de liseron du Mexique, les crampes d'estomac.

Les feuilles de rue portées sur le pouls empêchaient l'ivresse, le pissenlit en amulette, effaçait taches, nuages et tous les vices des yeux, et un peu de joubarbe suspendu au cou neuf jours et neuf nuits de suite, chassait toute espèce de fièvre.

La renouée persicaire avait des propriétés merveilleuses : pendue au col, elle chassait les vers des ulcères ou des plaies et les guérissait si on l'appliquait directement sur le mal, car, en pourrissant, cette polygonacée attirait à elle toute leur malignité.

Il serait facile de multiplier les exèmples ; ceux tirés du règne animal sont aussi nombreux :

Les pauvres goutteux étaient soulagés en s'entourant la jambe d'un collier fait de dents d'hippopotame ou d'un morceau de la peau du même animal porté en jarretière au-dessus du genou ; un crapaud desséché chassait la contagion des maladies par l'air ; l'ongle de l'élan choisi pesant, noir, uni et bien luisant, calmait l'épilepsie, et un morceau de peau pris sur la poitrine d'un petit loup et porté sur le sein, la faiblesse d'estomac.

Portée sur le cou, une tête de vipère guérissait l'esquinancie, l'huître, les tumeurs pestilentielles, et le hanneton vivant, la fièvre quarte.

Le mercure enfermé dans de petits chalumeaux de paille suspendus au cou des enfants et des adultes les préservait de la peste en résistant au mauvais air.

Enfin un moyen commode de guérir, « même à distance », les blessures des armes blanches, consistait à prendre le fer rougi de sang et à le plonger dans la graisse d'oie ou de porc mâle : l'épreuve en est facile et sans danger.

Les excréments humains étaient fort usités contre les sortilèges, appliqués avec de l'ail ou de l'assa fœtida sur la douleur ; tout ce que mangeait le sorcier sentait alors si mauvais qu'il était contraint de lever le sortilège.

Depuis les Chaldéens et les Persans qui dans l'antiquité portèrent des amulette avec une sainte ardeur cette confiance irraisonnable a persisté jusqu'à nos jours chez les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, chez les musulmans et même dans nombre de parties de l'Europe. Les images grossières ou fétiches des nègres qui s'ouvrent le ventre, dévident leurs entrailles les remettent en place et recousent leur plaie pour éprouver la vertu deleurs gris-gris ; les versets du Koran dont se couvrent encore les musulmans ; l'image de saint Nicolas portée par le soldat russe pour se préserver de la mort ; les papiers mystérieux et les sachets des Hindous et des Chinois sont autant de preuves de ce que peut l'exaltation religieuse sur des êtres peu cultivés.

D'autre part, nous trouvons dans un intéressant volume intitulé le *Congo* que M. Hubert Drougmans vient de faire paraître à Bruxelles, les notes qu'on va lire sur la superstition chez certaines tribus africaines :

« En ce qui concerne les croyances religieuses, on peut dire que les nègres du Congo ont une vague idée de l'existence d'une divinité suprême, mais ils ne font ni prières, ni invocation. Ils ne croient pas à la mort naturelle ; toutefois, ils ne doutent pas de la vie future. Beaucoup ont des idées de métempsycose.

Dans les régions du bas Congo les indigènes adorent des fétiches, dont les principaux sont le bon génie ou créateur ou le mauvais génie ou diable. C'est ce dernier qui cause la mort de l'être humain.

Quand le noir souhaite la réalisation d'un vœu, il enfonce un clou dans le fétiche pour que la sensation rappelle à celui-ci la demande.

Outre les fétiches publics, chacun en a une quantité de particuliers, qu'il porte à la ceinture et au cou et dans lesquels il a confiance pour la réussite de n'importe quelle entreprise.

Parfois le noir tient chez lui un récipient rempli d'eau, dans lequel il trempe certaines plantes et racines. Lorsqu'il se prépare à faire un voyage long et important, il se lave au moyen de cette eau fétiche et se croit, dès lors, préservé de tout malheur.

Le fétiche, espèce de médecin-sorcier, peut être considéré comme le ministre du culte.

C'est lui qui, à la naissance d'un enfant, se promène autour de la case du nouveau-né avec les fétiches pour empêcher le mauvais esprit de prendre l'âme de l'enfant ; c'est lui aussi qui, en cas de crime ou de mort d'une personne, consulte les fétiches pour connaître le coupable. Lorsque les idoles ont désigné le criminel, le fétiche oblige ce dernier à manger la casque, poison très violent. Si le patient parvient à expectorer la drogue, il est déclaré innocent ; dans le cas contraire, il meurt empoisonné. Il y a lieu de remarquer que le prévenu riche et en état de faire de beaux présents au fétiche échappe d'ordinaire à l'épreuve de la casque.

Le recrutement des fétiches est entouré de pratiques mystérieuses très peu connues.

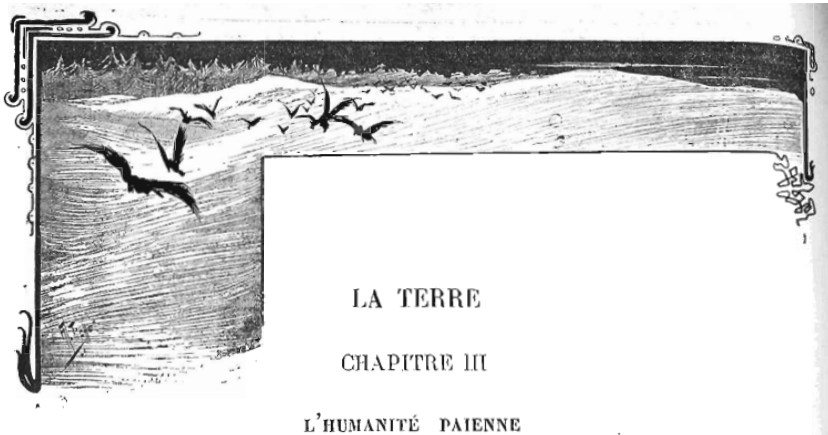
Dans le bas Congo il existe une véritable société secrète (N'Kimbas), où les jeunes gens sont initiés à la profession de fétiche. Pendant la durée de leur initiation, qui comprend la plupart du temps deux saisons de pluie, ils demeurent dans les forêts, éloignés de tout contact avec les femmes et les enfants, se revêtent d'un jupon en feuilles de palmier et se barbouillent le corps au moyen d'une terre argileuse blanche. Dans le haut Congo, les indigènes n'ont pas d'idoles proprement dites. Ils croient aux mauvais sorts et consultent les oracles.

Lescarbot, poète du Canada, a chanté, dans un poème épique, l'odyssée de la lutte presque homérique de ces quatre nations de la Gaspérie et de l'Acadie.

Les sauvages de l'Acadie donnaient à leurs enfants des noms particuliers, différents souvent de celui du chef de la famille, tels, l'aîné de Memberton, qui s'appelait *Membertoncouachis*, le second ayant pris le nom d'*Actaudin*, le puiné reçut le nom d'*Actaudinech*. Ils changeaient ainsi de nom pour éviter le souvenir des défunts, car ils détestaient la mémoire des morts de leur famille, en ne prononçant jamais leur nom.

Les enfants étaient l'objet de la plus tendre affection de leurs parents, mais les femmes étaient traitées comme des esclaves, et battues. Le divorce leur était inconnu. Bien que la polygamie fût permise, on rencontrait chez eux des pères qui n'eurent jamais qu'une femme.

Les Souriquois croyaient en une divinité qu'ils nommaient *Niscaminou* ou Soleil; ils croyaient à l'immortalité de l'âme, mais avec des notions vagues sur la vie future. Ils n'avaient ni idoles, ni autels. Leurs prêtres étaient des sorciers ou devins en même temps que médecins. Ces sauvages étaient d'un bon naturel, facilement impressionnables.



LA TERRE

CHAPITRE III

L'HUMANITÉ PAIENNE

Les a-t-on assez criblés de sarcasmes et de quolibets, ces dieux « de pierre et de bois » du paganisme ! Et pourtant, en quoi sont-ils inférieurs aux dieux de plâtre doré qu'on fabrique dans certaines officines ? L'histoire de la Vierge-Mère fécondée par le Saint-Esprit pigeon est-elle, au fond, plus sérieuse que celle de la Vénus sortant de l'onde amère dans tout l'éclat de sa beauté triomphante ? Le miracle de Cana est-il plus imposant que celui de Jupiter changeant en un repas royal le pauvre festin de Philémon et de Beaucis ? Non, à coup sûr.

Il faut bien reconnaître, néanmoins, que la mythologie gréco-latine, à la prendre à la lettre, est un thème facile à la raillerie ; mais toutes les religions en sont là. Aucune d'elles n'est à l'abri du ridicule. « Aussi faut-il regarder de plus haut, chercher le sens caché du mythe, la raison des symboles, la vérité morale enveloppée dans la légende », et je puis ajouter sous les fleurs dont la poésie l'a recouverte.

C'est ce qu'a fait Vauchez dans le chapitre intitulé : *L'Humanité païenne.* Il a soulevé le voile et nous a fait voir qu'il y avait autre chose que des sottises dans le paganisme vaincu, mais toujours souriant, j'allais dire toujours renaissant, qui n'avait certes pas plus de dieux que nous n'en avons aujourd'hui.

Ces Grecs et ces Romains, que nous traitons dédaigneusement de païens, n'étaient pas aussi imbéciles qu'on le prétend ; ils étaient même profondément religieux, et si pendant des siècles ils ont eu foi dans leurs dieux, c'est qu'ils y voyaient alors autre chose que ce qu'y virent nos évêques et les philosophes, qui se firent un jeu de s'en moquer. Ne doivent-ils pas s'apercevoir aujourd'hui que toute religion qui s'en va est une cible facile pour les railleurs ?

Ces dieux du paganisme, qui ont si souvent et si bien inspiré nos poètes, sont nés, en effet, « des premières sensations éprouvées par un peuple

jeune, d'esprit vif, d'imagination éveillée devant l'inconnu du ciel, l'immensité de la mer, le mystère des forêts, l'étrangeté de certains phénomènes, comme le feu, le feu sacré et divin ». Et à propos de ce culte du feu, qui fait encore partie intégrante du culte catholique, Vauchez cite une page des plus émouvantes du beau livre de M. Fustel de Coulanges : *La Cité antique*. Laissez-moi en extraire un tout petit passage :

« Ce feu était un objet divin : on l'adorait, on lui rendait un véritable culte. On lui donnait en offrande tout ce qu'on croyait pouvoir être agréable à un dieu : des fruits, de l'encens, du vin. On réclamait sa protection : on le croyait puissant. On lui adressait de ferventes prières pour obtenir de lui ces éternels objets des désirs humains : santé, richesse, bonheur. »

« Le feu du foyer était la providence de la famille. Si le feu s'éteignait, c'était un dieu qui cessait d'être. A certains moments de la journée, on posait sur le foyer des herbes sèches et du bois. Alors, le dieu se manifestait en flamme éclatante. On lui offrait des sacrifices.

« Or, l'essence de tout sacrifice était d'entretenir et de ranimer ce feu sacré, de nourrir et de développer le corps du dieu. C'est pour cela qu'on lui donnait avant toutes choses le bois ; c'est pour cela qu'on versait ensuite sur l'autel le vin brûlant de la Grèce, l'huile, l'encens. Le dieu recevait ces offrandes, les dévorait ; satisfait et radieux, il se dressait sur l'autel, il illuminait son adorateur de ses rayons. C'était le moment de l'invoquer : l'hymne de la prière sortait du cœur de l'homme. Vieilles croyances qui, à la longue, disparurent des esprits, mais qui laissèrent, longtemps après elles, des usages, des rites, etc. »

Nous en savons des nouvelles. Les petites lampes que nous offrons à nos divinités n'ont pas d'autre origine. De là aussi le culte du foyer domestique, celui de la famille et de la cité, de tous ces dieux lares, de ces dieux domestiques, dont on aimait à peupler la maison.

Au fond de ce culte naturaliste, il y avait cette idée que le monde est entouré d'influences nombreuses qui veillent sur nous, sur notre famille, sur notre cité, notre patrie, si nous savons nous les rendre favorables. Et pourtant, quoi qu'on en ait dit, il ne faut pas en conclure que tout ait été dieu pour le païen : tous ces dieux sont les vertus d'un même dieu, d'une sorte d'unité divine qui s'est résumée plus tard dans la recherche du dieu inconnu, de ce dieu qu'on cherche toujours et dont on ne s'approche que pas à pas par le progrès et par la science.

En un mot, les païens ont fait leur religion au lieu de la trouver toute tombée du ciel, et, naturellement, ils l'ont faite pour l'homme ; ils ont fait descendre leurs dieux du ciel pour venir converser avec eux sur la terre. Aussi, si théologiquement le paganisme n'a pas toute la cohésion, toute l'in-

variabilité dogmatique des religions révélées, socialement et humainement il prend sa revanche sur elles, et il les surpasse même en plus d'un point.

Pour en bien juger, il faut commencer, du reste, par tenir compte du changement considérable qui s'est fait depuis l'antiquité dans l'appréciation de ce que nous nommons les qualités et les vices : « La vie antique, dit avec raison Vauchez, plaçait son idéal dans le développement complet (harmonieux, puis-je ajouter) de la force physique, de l'adresse et de la capacité intellectuelle. L homme devait être le résumé des dieux, de leurs vertus. »

Alors que, dans le christianisme, toute la morale se réduit à imiter le Christ dans sa patience, dans sa résignation, qui est presque de l'indolence, dans le paganisme, au contraire, cette morale veut qu'on possède la force musculaire d'un Hercule, la beauté d'un Apollon ou d'une Vénus pour la femme, l'adresse d'un Mercure, la vaillance d'un Mars, etc., et cela non seulement par intérêt individuel, mais par patriotisme, dans l'intérêt même de la société. C'est ce que Socrate a si bien enseigné à un jeune homme faible et chétif, auquel il conseille de fortifier son corps (1).

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

La 46e et la 47e série viennent de paraître.

A signaler dans ces deux séries de nombreux articles très intéressants, sur les mots : *Coup, Coupe-racines, Cour*, espace découvert, et au point de vue législatif; *Cour de cassation, Cour d'assises, Cour d'appel, etc.*— *Couronne*, ornement de tête, historique des couronnes, cet article est illustré de nombreuses gravures. — *Cours*, article très étendu sur la législation des cours d'eau. — *Courses*, historique, législation et différentes sortes de courses. — *Crâne*, description (illustré de figures). — *Création*.

Terminons en indiquant une monographie très étendue sur le mot *Crédit* : différentes sortes de crédit privé et public, hypothécaire, agricole, commercial. — Nature et définition du crédit. — Moyens du crédit, diverses espèces de crédit. — A signaler aussi, dans ce même article, une importante étude sur les banques étrangères, les émissions et le monopole des banques. Viennent ensuite les mots : *Crémation, Crépusculaire, Cri, Cris de guerre* et *Criquet*.

Le Dictionnaire Encyclopédique universel, illustré, formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu *franco*, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre.

---

(1) 2 vol. in-8°, avec figures, 15 fr.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES. ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Prière à nos abonnés de régler le plus tôt possible leur abonnement pour 1895, en un mandat sur la poste à l'ordre de M. P. G. Leymarie, 1, rue Chabanais.

Aux personnes qui désirent obtenir l'écriture directe, nous recommandons l'emploi de la **Planchette à médium** à l'aide de laquelle, avec un peu de persévérance, chacun peut obtenir des communications plus promptement que par la typtologie. Son usage est des plus simples et sur un groupe de cinq ou six personnes, il est bien rare que l'une d'elles ne devienne médium écrivain en peu de temps. — Prix de cette planchette en acajou : 5 fr. port payé.

Extrait de notre Catalogue

Dépôt des Œuvres de Mme la Duchesse de Pomar.

Duc de Pomar. —	Amour Immortel, roman psychologique.....	3 fr. 50
Duchesse de Pomar. —	Le Spiritualisme dans la Bible	1 fr.
» »	Interprétation Esotérique des livres sacrés.....	2 fr.
» »	Marie Stuart, Reine d'Ecosse et de France, par Agnès Strickland, auteur de « Vie des Reines d'Angleterre ».....	6 fr.
» »	Révélations d'En Haut sur la Science de la Vie..	2 fr. 50
» »	La Théosophie universelle, théosophie Boud-dhiste.....	2 fr. 50
» »	Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient.....	1 fr. 50
» »	Théosophie universelle, la théosophie chrétienne.	2 fr.
» »	Théosophie sémitique. Les vrais Israélites, l'Identification des 10 tribus perdues avec la nation britannique, les Suffis et la théosophie mahométane.....	2 fr. 50
» »	Je me suis éveillé. Conditions de la vie de l'autre côté communiqué par écriture automatique ..	2 fr.
» » »	1881-1882. La Quadruple Constitution, mode de l'amour divin et de la sagesse divine.....	4 fr.
» »	Partie préliminaire de la Doctrine Céleste de Notre Seigneur Jésus-Christ, publiée en 1839, par le fils de Louis XVI, Charles Louis, duc de Normandie.....	2 fr.
» »	L'ouverture des sceaux.....	3 fr. 50
» »	Une visite nocturne à Holyrood	2 fr.
Abbé J. A. Petit. —	Le Guide Spirituel	1 fr.
Léo-Michel. —	La fleur de France. Interprétation Esotérique de la vie et de la mission de Jeanne d'Arc.....	1 fr.
Edouard Mailland. —	Les Ecritures dévoilées ou la Genèse, d'après un point de vue oublié.....	2 fr.

AUTOCOPISTE-NOIR

Imprimez vous-même

Vos Comptes-rendus, Communications, Etudes, Circulaires, Dessins, Plans, Musique

SPÉCIMENS FRANCO

J. DUBOULOZ, 9, boul. Poissonnière, Paris

MÉDIUMS GUÉRISSEURS, MASSEURS ET MAGNÉTISEURS

M. Segundo, 11, rue Ambroise-Paré, à Paris ; Diagnostics ; Massages et gymnastiques médicaux ; reçoit les lundis, mardis et vendredis, de 3 heure à 5 heures.

Mme Samier, 16, rue Beautreillis, Paris, *médium-guérisseur*, soigne à domicile de 8 heures à midi et de 5 à 7 heures du soir; reçoit chez elle de heure à 5 heures.

M. Jourdain, 35, rue Doudeauville; tous les jours chez lui de 1 heure à 5 heures.

M. Rouxel, rue du Battoir, 5; magnétise, lundi, mercredi, vendredi de 1 h. à 5 h.

Mme Burglin, 51, route d'Aubervilliers, Pantin (4 chemins), tous les jours.

M. Ouiste, 43, avenue du Pont-de-Fer, au Mans (Sarthe), de 1 h. à 4 h. du soir.

Mme Bureau, 11, rue Quatrefages. Paris.

Massage magnétique, par Mme Bonnin, médium-guérisseur, reçoit de 1 h. à 5 h., 13, rue de Tocqueville (Paris).

M. E. Bonnefoi, 15, rue de la Jonquière, de 1 h. à 5 h.

Mme Pinque, 9, avenue Philippe-Auguste.

L'Amour d'un poète, par Emile Saint-Hilaire, 6 exemplaires à 2 fr. En vente pour obliger l'auteur, une de nos sœurs en croyance.

M. Lucien Betsch, médium typtologue recommandé, se tient à la disposition de qui le prévient, n'importe à quelle heure de la journée. Reste chez lui tous les jours après 7 heures du soir et le dimanche toute la journée. (Une séance ne doit pas durer plus d'une heure.)

Séances hebdomadaires le mercredi soir à 8 h. 1/2. — Reçoit, sur la présentation d'une carte émanant du bureau de la *Revue spirite*, à son domicile, 60, rue des Moines (avenue de Clichy).

Dame de compagnie, 45 ans, bien recommandée, demande emploi. Mme M. 40, rue Truffaut. Paris.

Nous recommandons à nos F. E. S. le **Moniteur spirite et magnétique**, qui paraît le 15 de chaque mois, sous la direction de M. Martin, 100, rue de Mérode, à Bruxelles ; 2 fr. 60 pour la Belgique ; 3 fr. 50 pour l'Étranger. Aider ce journal en prenant un abonnement est accomplir une bonne œuvre.

DENIER DE PROPAGANDE POUR « LE MESSAGER DE LIÈGE »

Le journal *Le Messager de Liège*, dans le but de propager la vérité spirite que ses rédacteurs défendent avec persistance, et d'une manière absolument désintéressée, a ouvert une souscription pour laquelle, nous faisons un appel à tous nos frères afin qu'ils envoient leur offrande, si minime soit-elle, pour venir en aide à cette feuille qui le mérite à tous les titres. (S'adresser au *Messager de Liège*, à Liège (Belgique).

LES MESSIES ESSÉNIENS DU Ier ET DU XVe SIÈCLE

Publiés par René Girard et Marius Garredi

(Auteurs de *Catholicisme et Judaïsme*, réponse à la *France juive*).

Révélations précieuses sur la mort de Jésus, et sur les Missions de Jeanne d'Arc continuées par ses disciples jusqu'à nos jours.

Les Messies Esséniens sont l'évangile des peuples et du spiritisme dûment documentés par les faits historiques les plus curieux (1 vol. in-18 de plus de 400 p., 3 fr. 50).

L'Etoile de Kervenn. *Révélations en trois actes*, suivies d'un épilogue au XXe siècle !... Récit des plus dramatiques qui donne la solution du problème de la vie !! Par René Girard. . . . . 1 fr.

MÉDIUM TYPTOLOGUE et ÉCRIVAIN

Mme Rodière, 4, rue des Dames (Batignolles). Séances chez elle et à domicile.
Mme Carlin, 52, avenue de Saint-Ouen Séances chez elle et à domicile.

MÉDIUMS-VOYANTS REMARQUABLES à l'aide de cartes :

Mme Pinson, 10, rue des Martyrs, Paris.
Mme Roart, brodeuse, 25, passage Saulnier, Paris. (Pour lui éviter des désagréments, Mme Roart tient à ce que sa concierge ne la connaisse que sous le titre de *brodeuse*).

Pension de Famille française et étrangère, Mme Raulot, 46, rue Hamelin (Champs-Elysées), ascenseur et calorifère ; installation luxueuse. Prix modérés. (*Recommandée*).

CHOICE GIFT BOOKS

Leaves from the tree of life : Shorter Essays on this life and the next (In English)
From over the tomb.
From soul to soul. Edition française, d'âme à âme, 1 f
A chaplet of Amaranth.
Paper 9 d. Extra cloth gilt 2/6. Post free. J. Burns, 15, Southampton row London W. C. and all Booksellers.

MÉDIUM A DIAGNOSTIC

M. Segundo, professeur de gymnastique et massage médicaux, considère comme un devoir de faire connaître sa faculté médianimique qui est celle de désigner aux malades, *en toute précision*, les organes et *systèmes* qui sont affectés, et cela sans les molester par l'auscultation ou par tout autre moyen d'exploration en usage.

Personne n'ignore que le diagnostic est la base de la médecine et que c'est sur lui que sont fondées les indications des médicaments. Afin d'éviter les erreurs du diagnostic et leurs tristes conséquences pour les malades, M. Segundo s'est décidé à faire connaître la faculté qu'il possède. A cet effet il se met à la disposition des malades qui désireraient demander conseil à l'Esprit dont il est assisté.

Il croit bien faire en prévenant que, dans certains cas, la communication peut faire défaut, sans qu'il en connaisse lui même la cause, attendu que dans ces faits, il n'est qu'un *simple intermédiaire des Esprits* qui ont leur intelligence, leur volonté, leur liberté, et agissent en toutes circonstances selon les dispositions du médium et de l'expérimentateur.

(Communications particulières, lundi, mercredi, vendredi de 3 à 4 heures, à d'autres heures en écrivant, 11, rue Ambroise-Paré, Paris.)

Un exemplaire seulement de chacun des ouvrages suivants :

LA REINE VICTORIA. — Méditation sur la mort et l'éternité.
» Méditation sur la vie et les devoirs.
Traduction de BERNARD DEROSNE, les 2 ouvrages..... 12 fr.

PAUL AUGUEZ. — Les manifestations des Esprits..... 3 fr.

SAINT-ELOI. — Enseignements moraux. 17 volumes..... 6 fr.
Chaque fascicule, pris séparément..... 0 fr. 50

DE FONTENELLES, de l'Académie française. — Entretien sur la pluralité des mondes, édition de 1707, illustrée et reliée..... 8 fr.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut. — Mahomet et le Coran.. 5 fr.

DANIEL DUNGLAS HOME. — Révélations sur ma vie surnaturelle..... 5 fr.

ALLAN KARDEC. — Voyage spirite en 1862 ..... 2 fr.

DE MIRVELLE. — Question des Esprits, ses progrès dans la science, examen de faits nouveaux sur les tables, les esprits et le surnaturel..... 6 fr. 50

Dictionnaire infernal illustré, répertoire universel des êtres, des personnes, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux esprits, aux démons, aux sorciers, au commerce de l'enfer, aux divinateurs, aux maléfices, à la cabale et aux autres sciences occultes, aux prodiges, aux impostures, aux superstitions diverses et aux pronostics, aux faits actuels du spiritisme et généralement à toutes les fausses croyances, merveilleuses, surprenantes, mystérieuses et surnaturelles, par J. COLLIN DE PLANCY. Ouvrage épuisé. — Relié et en bon état..... 20 fr.

Nous recommandons tout spécialement à nos lectrices, bonnes ménagères, *Le Gourmet*, revue de cuisine pratique, dont l'abonnement est de 5 fr. par an, elles y trouveront d'excellents conseils. 12, rue Turbigo, Paris. Envoi de deux numéros spécimen gratis.

Le Gerant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.